

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
ABDEL RAHMAN SIDKY Ahmad Chawki	87
LOUIS-A. CHRISTOPHE Un visiteur involontaire d'Abou Simbel	113
YOUSSEF IDRISSE Les soirées les moins couteuses ..	123
MICHELINE HERZ .. Poèmes	139
A. ROUCHDI SALEH .. Le Centre Folklorique	142
RACHAD ROUCHDI .. En congé	149

Les Arts — La Musique

A. PAPADOPOULO Le renouveau de la Musique en Egypte	159
---	-----

rdc

Matinée

le dernier raffinement
du plaisir de fumer



LA VIRGINIA DE LUXE
A BOUT FILTRE

10 CIGARETTES A P.T. 6
20 CIGARETTES A P.T. 12



BRICANTS: EASTERN COMPANY S.A.E. (R.C. 4884 GIZA)

14-172



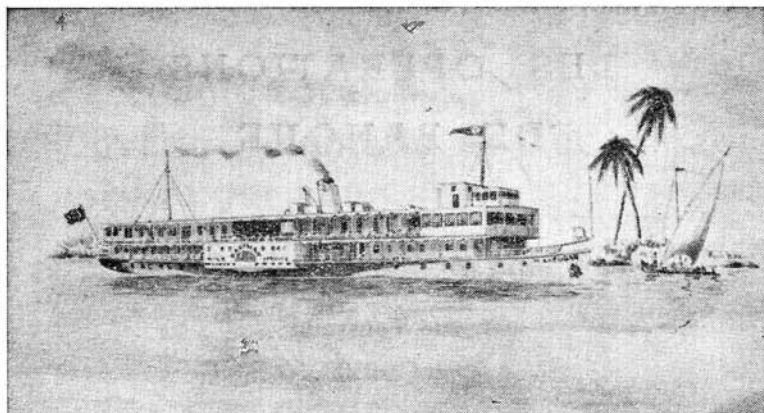
vous offre un des plus beaux
voyages au monde

UNE CROISIERE SUR LE NIL

à bord des luxueuses unités

s/s SUDAN (10 jours)

s/s MEMPHIS (3 jours)



Pour renseignements et réservations
s'adresser à votre Agent de voyage ou à

E A S T M A R S. A. E.

LE CAIRE : 10/12, Rue Adly Pacha — Tél. { 54939 - 50976
45632 - 57441
ALEXANDRIE : 16, Rue Chérif Pacha — Tél. 28130 - 28388

BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776



**Le couple royal,
Movado Kingmatic et Queenmatic,
est là pour vous servir**

Movado Kingmatic, 28 rubis, super-étanche (elle possède le fameux boîtier étanche Movado «Transat», le seul qui ait traversé l'Atlantique dans les deux sens, immergé dans l'eau de mer, avec le paquebot «Ile-de-France»), doublement protégée contre les chocs.

Movado Queenmatic, la reine des montres automatiques pour dames, 30 rubis, doublement protégée contre les chocs.

MOVADO
Kingmatic et Queenmatic

Agents exclusifs pour l'Égypte

Sheffield's

54, rue Abdel Khalek Sarwat — Le Caire

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA



JUGOSLOVENSKI AEROTRANSPORT

YUGOSLAV AIRLINES - JAT

Member of
I. A. T. A.

Booking : C A I R O, "Misrair" Opera Square, Tel. 47256, 47735
ALEXANDRIA, "Misrair" 19, Midan Saad Zaghloul, Tel. 20778

Information : C A I R O, JAT Office 33, Kasr El Nil, 4-9. Tel. 78066 (From 12 noon to 14 hrs.)

CAIRO
ATHENS
BELGRADE
FRANKFURT
MUNICH
VIENNA
PARIS
ZURICH
ZAGREB
PRAGUE
SOFIA
TIRANA

&
VIA
BELGRADE

MOSCOW
LONDON
BERLIN
WARSAW
BUDAPEST
BUCHAREST

By:



Cher Monsieur, chère Madame,

Nous avons le plaisir de vous
rappeler nos SERVICES DIRECTS BI-HEBDOMADAIRES au départ
du CAIRE pour les destinations suivantes:

MOSCOU, VARSOVIE, PRAGUE, BUDAPEST, BUCAREST,

SOFIA, BERLIN.

Tous les mercredi et samedi
un confortable J A T Convair 440 "METROPOLITAN" s'envole
DU CAIRE A 9.45 vers toutes les capitales de l'Europe
Orientale où il vous dépose dans la même journée.

Voyagez rapidement et économiquement
via Belgrade, porte de l'Europe Orientale.

LE CAIRE - ATHENES

par J A T, tous les mercredi et
samedi: le service "METROPOLITAN" est le premier service du
matin, départ très commode à 9.45.

J A T dessert également depuis
Le Caire: PARIS, MUNICH, FRANCFORT, VIENNE, ZURICH et ROME
via Belgrade.

Demandez notre Horaire complet
d'été pour tous renseignements.

CONVAIR 440 "METROPOLITAN"

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLII, No. 222

FEVRIER
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

AHMAD CHAWKI

Les étapes de sa jeunesse vues à travers sa poésie.

Un des indices les plus significatifs de la vitalité des milieux littéraires de la nation arabe, est l'existence, dans le monde de la poésie, de divergences de vues, d'opinions variées et de controverses animées. Les vers du « prince des poètes » n'échappent pas, eux non plus, au jugement des critiques.

Les querelles ne se limitent pas à sa poésie, mais la dépassent pour toucher à la personnalité même du poète. Ses origines, son éducation, les sources de sa culture, voilà autant de sujets qui jettent le désarroi dans les esprits. Ceux qui connurent Chawki de son vivant nous ont privé de tout détail

N.D.L.R. — Au mois d'octobre 1958, s'est tenue au Caire un grand congrès solennel, réunissant des hommes de lettres venus de tous les pays, pour célébrer le 25ème anniversaire du Prince des poètes égyptiens, Ahmed Chawki, qui a été, comme on le sait, un des principaux artisans de la renaissance de la poésie arabe contemporaine. Nous sommes heureux de présenter la communication de M. Abdel Rahman Sidky, actuel Directeur de l'Administration des Arts, poète et critique de premier plan, que nos lecteurs connaissent bien.

le concernant. Bien plus on n'a pas pris la peine de nous répéter les quelques informations qu'avait bien voulu nous donner le poète dans la première édition de son recueil des « Chawkiate », sous forme d'autobiographie, les éditeurs des éditions successives de ce recueil ayant omis de les publier. On s'en aperçoit à présent, alors que ses éditeurs ont achevé d'imprimer le dernier volume de ses œuvres. On constate aussi qu'ils ont supprimé un grand nombre de poèmes, parmi les premiers qu'il ait composés et dans lesquels il faisait l'éloge du Khédive et du Calife Ottoman. Ils ont ainsi oublié que le poète a dans ce domaine des poésies d'une grande tenue. Ne sont-ce pas là, pour le moins, des vers que l'on aurait pu considérer comme ayant une valeur documentaire pour les biographes ?

A cela il faut ajouter une remarque sur la façon dont les poésies publiées ont été groupées. Certaines ont été placées à côté l'une de l'autre parce qu'elles ont été considérées du genre traditionnel ou pseudo-traditionnel ; d'autres sont à la suite l'une de l'autre à cause de la similitude de leur terminaison alphabétique, sans tenir compte de la date de leur composition et sans donner de référence pouvant nous fixer sur cette date.

Ces considérations inclineront le lecteur à l'indulgence, nous voulons l'espérer, s'il venait à relever quelque lacune dans notre exposé. Penchons-nous d'abord sur la vie du poète telle qu'elle transparaît à travers ses poésies.

Ahmad Chawki a su diviser sa vie de façon équitable. La première partie de son existence appartient tout entière à la fin du XIX^e siècle et la seconde, au début du vingtième. Il est né, en effet, en 1871 et décédé le 14 Octobre 1932 après une vie, longue et bien remplie, de soixante trois ans, par-

tagée presque également entre le siècle passé et le siècle présent. Il est certes fort malaisé de parcourir en quelques pages tous les détails de la vie féconde de notre poète et de passer sans encombres d'un siècle à l'autre. Force m'est donc d'insister seulement sur les points saillants de la vie du poète tels que je les vois à travers ses vers.

La première étape, c'est bien entendu, celle de la formation. Durant cette période, comme dans tout état de formation, ne nous attendons pas à voir notre poète établi dès le début sur les hauts sommets, entouré de gloire, auréolé de beauté et à l'apogée de la splendeur. Attachons-nous plutôt à observer et à suivre le débutant se débattant pour trouver sa voie et s'efforçant de se frayer un chemin au milieu des dissensions et des contradictions de l'époque où il est né, des traditions de son entourage, des tendances de son instruction, des sources de sa culture, des circonstances et du milieu où il vivait, de ses aspirations et de ses rêves. Armons-nous donc de patience et nous allons découvrir déjà quelques parties admirables de ses chefs-d'œuvres avant l'expiration de la première étape de sa vie.

Notre poète est passé nous semble-t-il par trois stades dans la première partie de sa vie : la période de la poésie dite officielle, celle de l'acquisition et des tentatives de rénovation et, soudain, celle où va se manifester le premier grand élan au moins égal aux plus hauts sommets atteints jusqu'à la fin de ses jours. Fixer des limites précises à chacune de ces périodes serait artificiel car, par leur nature même, elles doivent s'enchevêtrer. Une tendance qui meurt ne cesse pas de se manifester entièrement mais poursuit encore un bout de chemin durant l'étape suivante.

**LE PREMIER ASPECT:
LA POESIE DITE OFFICIELLE**

Les critiques traitent Ahmad Chawki, chacun selon les diktats de sa paroisse. C'est à travers ces prismes qu'ils voient et qu'ils fondent leurs critiques sur sa personnalité et leurs appréciations de sa poésie. Ils sont toutefois tous d'accord sur un point : il est né poète. Et l'on s'en aperçoit dès le début, à voir l'élève Ahmad Chawki doué, dès son jeune âge, d'un pouvoir étonnant, celui de transposer en beaux vers tout ce qu'il apprend, y compris la géographie, la géologie et le reste. Voici un exemple de son goût pour la versification, une primeur du jeune âge, où il rend en vers une leçon de géographie :

*L'Afrique est une partie de l'Univers.
Elle a la forme d'une grappe.
Cette grappe est plongée dans l'eau.
Comme l'eau est saumâtre et comme le fruit est
doux !*

D'autres vers de l'élève ne manquent pas de profondeur. Ils se rapportent aux modifications géologiques qui ont affecté notre globe depuis les temps les plus reculés, telles qu'elles sont citées dans les leçons de géographie physique :

*Que de merveilles sur cette terre !
Des nations ont changé, des pays ont disparu,
Des mers se sont transférées d'un endroit en un
lieu différent,
Telle île a remplacé telle autre.
O, Terre ! parles-nous de la jeunesse du Monde,
Raconte-nous ce qu'ils disaient, décris-nous les
peuples.
Des nations ont disparu les unes après les autres.*

*Des siècles se sont écoulés, des époques se sont
succédées.
Tous les âges ont passé, le temps du jour à celui
de la nuit...*

Voici encore des vers qui chantent les civilisations baignées par la Méditerranée, civilisations parmi les plus anciennes, qui se renouvellent sans cesse et se succèdent à travers les âges : égyptienne, grecque et romaine dans l'histoire ancienne, puis arabe — d'orient et d'occident — au Moyen-Age et enfin la naissance de la civilisation européenne au temps de la Renaissance, suivie des développements ultérieurs sur les rivages de cette mer où chaque conquérant convoite la suprématie. Notre jeune poète écrit :

*Quel Royaume n'a sur toi élevé ses voiles ;
Toi, aux lignes et à la face blanche, celui qui te
perd est perdu.
La raison et le bon sens sont toujours tes qualités.
Nous nous souviendrons toujours de
Ceux qui ont inondé le monde de tes rayons,
Ceux qui ont élevé ton phare haut et étincelant,
Ceux qui ont construit tes forteresses,
Ceux qui ont dompté, grâce à toi, le monde.
Leur domination était ton œuvre !*

A vrai dire qu'Ahmad Chawki soit né aux « portes d'Ismaïl » — comme il le dit — ou qu'il ait grandi loin du Palais, il n'aperçoit toujours le monde que sous l'angle de sa propre nature, nature originale, marquée par son goût littéraire, par un sens artistique très fin et par une oreille musicale des plus sensibles. Voilà déjà Ahmed Chawki, l'écrivain, l'artiste, le musicien. Tout ce que l'on peut dire c'est que, s'il avait vécu loin du Palais, il n'aurait

pas consacré autant de poésies brillantes à l'éloge et à la mémoire du Prince et du Calife. Mais qu'importe ! Passons donc sous silence, dans le choix que nous ferons des vers illustrant la vie de Chawki, cette étape de sa vie dite officielle. Ni le poète, ni la poésie et ses lecteurs ne s'en trouveront plus mal. Ce genre de poésie est courant parmi les vers que nous a légués le monde arabe ancien. Qu'il nous suffise de dire qu'il a failli estomper tant de chefs-d'œuvre immortels avec leur sens profond et leur valeur artistique inestimable, et en priver les lecteurs qui en sont avides, surtout en notre ère démocratique.

Mais écoutons d'abord l'opinion de Chawki lui-même à ce sujet. Dans la préface à la première édition du premier volume des *Chawkiates*, que le poète fit imprimer lui-même en 1900, et qui comprenait les poésies composées entre 1888 et 1898, Chawki, parlant de la poésie dite officielle, déclare :

« Tous les poètes arabes se sont adonnés à la poésie, la considérant comme un art indépendant. Ils en ont fait un métier et en ont commercé. Ce négoce fleurissait ou dépérissait au gré des rois. On peut toutefois faire exception pour un petit nombre insignifiant de poètes. La pauvreté et la débauche de la poésie contrastent avec l'exagération des éloges pour les chefs et les grands. Mais ravalier la poésie en la réduisant au niveau d'un métier où l'on distribue des louanges et rien que des louanges, constitue un avilissement qui flétrit la poésie et que les poètes renient. Cependant il existe un grand roi, et les poètes ne furent créés que pour l'exalter et pour s'ingénier à le décrire. Ce roi c'est l'Univers. Devant lui l'horizon s'élargit pour faire place à l'imagination du poète, et l'espace s'aggrandit pour lui permettre de parler. N'est-ce pas une insulte à

la poésie et à la nation arabe que de constater qu'un poète tel qu'El Moutanabbi par exemple, ayant vécu dans la poésie jusqu'au plus fort de sa vieillesse, laisse en mourant près de deux cents pages de vers dont les neuf dixièmes sont consacrés aux Eloges et le reste à la pensée et à la description du monde ? »

Puis Chawki, se repliant sur lui-même ajoute : « Ici on pourrait me demander : — Comment pouvez-vous condamner des gens et agir comme il le font? — Je réponds que je me suis consacré à la poésie tout en étant conscient des vérités que je connais aujourd'hui. Je ne vois devant moi que les œuvres des poètes décédés, œuvres qui n'ont pas même les apparences de la poésie ; je vois les poèmes des poètes vivants qui marchent sur les traces des anciens. Les gens en Egypte ne comprennent que les poésies consacrées aux louanges des personnages hauts-placés, ils ne connaissent que le poète du prince. J'aspire toujours à atteindre ce titre, mais à m'élever vers lui sur les marches de la sincérité et dans l'amour de mon métier, tout en le perfectionnant et en le protégeant contre l'avilissement. J'ai — grâce à Dieu ! — atteint mon but. Ensuite, j'ai cherché le savoir en Europe. J'y ai trouvé la voie de la lumière dès le premier jour. J'ai appris que j'étais responsable de ces dons qui nous viennent de Dieu et qui ne viennent que de lui. Je n'aurai témoigné de ma reconnaissance pour ces dons que lorsque j'en aurai partagé les bienfaits qui sont illimités et inépuisables. »

Le jeune poète Ahmad Chawki avait donc le sentiment profond de la mission du Poète ; il était convaincu de la nécessité qu'il y avait de ne plus recourir aux formes de la poésie ancienne dont beaucoup de poètes arabes avaient fait un métier et

un commerce. Mais que faire ? n'aspirait-il pas, lui aussi, à la possession des biens de ce monde, et avec eux à la gloire parmi les hommes ? Tout était à sa portée, au delà de cette porte : la porte du Khédivé :

*Oh ! porte du Khédivé, ce jeune homme te salue
Qui trouva à ton ombre la grâce qu'il a voulue.*

LE POÈTE DES GRANDS

Nous serions injustes à un degré frisant la cruauté si nous ne tâchions pas de rechercher des circonstances atténuantes en faveur de notre poète. Ses grands-pères paternel et maternel et après eux son père avaient vécu sous la protection des maîtres de l'Égypte. Lui-même — une fois ses études à la section de traduction de l'École de Droit terminées — fut nommé par le Khédivé Tewfik, en qualité de traducteur, au Service Européen Khédivial. Une année ne s'était pas écoulée que le khédivé décida de l'envoyer en Europe pour poursuivre ses études à ses frais en France. Mentionnons à ce propos que le Khédivé Tewfik avait été le seul des petits-enfants de Mohamed Aly que son père n'avait pas eu le souci d'envoyer faire ses études dans les pays européens. Le prince fut très aimable avec le jeune Chawki. Il lui laissa la liberté de choisir ce qu'il désirait étudier. Lorsqu'il opta pour le Droit, le prince lui conseilla d'y ajouter, autant que possible, l'étude des lettres françaises.

C'est ainsi que grandit l'attachement du poète envers son bienfaiteur et il ne cessa d'écrire des poésies « officielles » et d'envoyer des poèmes laudatifs au Palais à toutes les occasions. Mais, était-il

concevable que ce jeune homme aux possibilités si vastes ne trouve pas moyen de se dégager de cet étai pour s'élancer vers des horizons nouveaux?

DEUXIEME ETAPE : TENTATIVES DE RENOVATION

En Europe, le poète, fidèle à la recommandation du Khédive, étudiait, parallèlement au droit, la littérature française. Il n'y rencontra point ces flots de panégyriques qui inondaient la poésie arabe. Le désir d'une rénovation existait dès cette époque en Egypte parmi les jeunes gens qui avaient fait leurs études dans les écoles modernes et qui avaient reçu une certaine culture européenne. Notre jeune poète ne différait pas de cette jeunesse d'avant-garde, mais ressentait pourtant la nécessité de juger impartialement le patrimoine poétique légué par les poètes arabes. Il écrit :

« Ici nous avons deux camps : l'un méprise la poésie et l'autre, composé de jeunes, en veut à la poésie arabe par ignorance. Ils déclarent qu'entre la poésie arabe et la poésie européenne il y a autant de différence qu'entre l'Orient et l'Occident. Ils oublient que ce monde de la poésie arabe n'existe plus, qu'on ne peut demander des comptes à ces poètes que pour ce qu'ils ont laissé. Ils oublient que ceux qui sont responsables des vers écrits par la suite sont des successeurs négligents et des héritiers destructeurs. »

Que fit donc Chawki ? On a vu avec quelle véhémence et quelle chaleur il plaidait en faveur d'une libération de la poésie de ses liens et de son affranchissement de l'esclavage. Il était alors jeune

et n'était-ce pas là — disait-il — la mission de la jeunesse ?

Après mûres réflexions, le poète crut découvrir une solution. « Je suis convaincu, dit-il, que si les préjugés venaient à prévaloir dans une nation, ils la ruineraient. C'est pour cela que j'ai envoyé d'Europe des poèmes d'éloges pleins de trouvailles et d'un style nouveau au possible. »

L'on sait, en effet, que les poètes arabes avaient établi une règle qui voulait que les panegyriques débutent par des vers d'introduction descriptifs ou galants. Ces vers d'ouverture se prêtaient plus aisément au travail de rénovation que ceux destinés à l'encens. Chawki envoya d'Europe un *Eloge* au Khédive Tewfik qui débute par des propos galants d'une grande finesse.

*Ils l'ont leurrée en lui disant : « Tu es belle »,
Et les belles se laissent prendre par les louanges.
N'a-t-elle point oublié mon nom
Quand d'autres noms l'aimèrent, à foison?
Lorsqu'elle me voit elle s'éloigne
Comme si entre elle et moi rien n'existait.
Un regard, un sourire, un salut,
Une parole, une promesse, une rencontre.
Un jour nous fûmes, ne me demandes pas comme
nous fûmes,
Echangeant nos serments à souhait.*

Cette introduction enchanteresse, qui le rendit célèbre et qui fut tant chantée, nous frappe par ce vers connu de tous :

*Un regard, un sourire, un salut,
Une parole, une promesse, une rencontre.*

Nous n'y trouvons pas une image de la vie de chez nous ou de la vie chez les Arabes, mais à cause

de son rythme rapide, plutôt comme une scène prise sur le vif à Paris, un croquis fait de nature. C'est cette même vie parisienne que le poète goûtait alors qu'il a décrite dans son poème *Bois de Boulogne*, où il chante l'amour dans la liberté et l'insouciance.

Quelles sont donc les conséquences de la rénovation qu'avait imaginée et adoptée notre poète ? Voici ce qu'il écrit lui-même :

« En ce temps-là les Louanges adressées au Khédivé étaient publiées au *Journal Officiel*, qui était rédigé à cette époque par mon maître le cheikh Abdel Kerim Salmane. Le poème lui fut remis ; on lui demanda d'annuler l'introduction galante et de publier les louanges. Le cheikh aurait voulu rayer les louanges et publier le reste. En définitive le poème entier ne fut pas publié. Cette nouvelle me confirma que la précaution que j'avais prise de ne pas me lancer en avant tout d'une traite, avec la poésie nouvelle, était justifiée, et que je risquais des déboires si j'agissais avec précipitation. »

C'est alors que le poète croit trouver la sécurité absolue en dirigeant ses efforts de rénovation vers les domaines que la tradition n'avait pas touchés. Il se tourne donc vers le théâtre. A ce moment-là des essais de pièces pour le théâtre, en vers arabes, avaient été tentés par les cheikhs Khalil El Yazgi et Abdulla El Boustani. On sait que la capitale française au dix-neuvième siècle possédait de très nombreux théâtres, elle demeure jusqu'à ce jour la mieux fournie au monde en scènes de tous genres. Chawki fait allusion dans sa préface — dans le passage où il déclare que le poète peut aussi bien écrire en prose — aux œuvres dramatiques en vers ou en prose que les hommes de lettres européens présentaient sur les grandes scènes de Paris. Il ne fait pas de doute que notre poète a

beaucoup fréquenté ces théâtres au cours des six mois que le Khédive Abbas lui permit de passer à Paris, après la fin de ses études, pour que le jeune homme puisse se familiariser avec les usages de la civilisation et les raffinements de la culture française, à cette époque où Paris était la Ville-Lumière. La reine de la scène, en ce temps-là, était Sarah Bernhardt. Notre poète n'a certainement pas manqué d'assister à la plupart de ses rôles, notamment dans la *Cléopâtre* d'Emile Moreau, la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier et dans d'autres pièces. Chawki a certainement fréquenté aussi d'autres théâtres tels que l'Opéra de Paris et l'Opéra Comique, car son penchant pour le chant, et surtout pour la chanson légère, se manifeste à partir du moment où il fit ses premiers essais pour le théâtre avec *Ali Bey ou la Puissance des Mamelouks*. Il composa cette pièce à Paris en 1893, se basant — comme il l'affirme — sur les dires d'historiens qualifiés qui furent des témoins oculaires des événements. Le poète envoya la pièce, comme d'habitude, à son protecteur, le ministre Abdel Rahman Rouchdi, pour être soumise au Khédive Tewfik avant d'être jouée. Il reçut une réponse en français dans laquelle il est dit, au sujet de la pièce :

« Son Altesse s'est délectée à sa lecture et il vous souhaite beaucoup de succès. Il ne faudrait pas que vos études de droit, que vous auriez pu faire aussi bien en Egypte parmi vos concitoyens, vous empêchent de goûter aux créations de la civilisation que vous trouvez sur place. Nous espérons que vous nous reviendrez de la Ville-Lumière avec un savoir capable d'éclairer les lettres arabes. »

Ceci dit, la missive ne contenait pas la moindre mention d'approbation de la pièce ni la permission de la monter sur scène.

Nous ne savons pas ce qu'a pensé le poète de ce silence. Avait-elle des défauts du point de vue littéraire ou théâtral ? Fallait-il en chercher la raison dans le fait que le héros qu'elle exaltait était, en l'occurrence, un révolté contre la Puissance Ottomane à la fin du dix-huitième siècle, qui cherchait à se déclarer indépendant en Egypte ?

Le poète avait inclus dans cette pièce, qu'on désirait lui voir mettre de côté, des vers qu'il lui était difficile de reléguer dans l'oubli. Il y tenait à tel point qu'il en choisit des extraits qu'il publia dans le premier volume de son recueil, dont la première édition parut quelques années après. Chawki reprit cette pièce plus tard. Il en composa une nouvelle version à l'époque où il s'occupait beaucoup de théâtre, vers la fin de sa vie, alors que l'Egypte s'était libérée de la tutelle de la Sublime Porte et que le Califat Ottoman avait lui-même disparu. Il y avait quarante ans que Chawki n'avait rien écrit pour le théâtre.

A Paris, cependant, où nous retournons, le poète ne trouva rien d'autre à créer, en fait de rénovation, que de la traduction. On trouve Chawki occupé à traduire *Le Lac* de Lamartine. Il disait que c'était un chef-d'œuvre de la poésie française. Quand il eut fini cette traduction — elle remplissait un cahier entier et quelques pages d'un second — il l'envoya à son protecteur Abdel Rahman Rouchdi, ministre des Finances, afin qu'il la soumette au Khédive. Le poète ne devait plus la revoir et nous allions en être privé. Chawki n'en avait pas pris copie, persuadé qu'il la retrouverait chez le ministre à son retour en Egypte. Mais elle disparut pour toujours.

On se rend compte de l'admiration qu'avait notre poète pour *Le Lac* quand on remarque com-

bien de fois il en fait mention, même dans les Eloges qu'il adresse au Khédive Abbas. Il en parle dans une poésie envoyée de Paris et dans une autre qu'il composa en Egypte en 1895 sur le palais de Montazah. Elle contient en effet un vers où il fait allusion à «...un ruisseau tellement beau que Lamartine en oublierait son lac. »

Il essaya aussi d'écrire des fables à la manière de La Fontaine. Il s'intéressa à ces compositions pendant un certain temps. Quand il avait fini deux ou trois fables, il réunissait des adolescents et les leur lisait. Les enfants comprenaient sans aucune difficulté, ils prenaient grand plaisir à les entendre et en riaient beaucoup. Ceci remplissait le poète d'aise. Il eut voulu pouvoir faire pour les enfants égyptiens ce que les poètes avaient fait dans d'autres pays civilisés : composer des œuvres en vers, faciles à comprendre, où les enfants trouveraient des enseignements utiles à la mesure de leur cerveau. Chawki cite, à cette occasion, son grand contemporain, Khalil Moutran, et il dit : « Je ne saurais ici que remercier mon ami Khalil Moutran, le grand mécène des lettres et l'auteur qui dans ses compositions poétiques réunit le style européen et la tournure arabe. Nous espérons collaborer pour composer des poésies enfantines avec la contribution de tous les hommes de lettres et des poètes. »

Ces fables, que composa Chawki à la manière de La Fontaine, sont au nombre de cinquante.

Signalons cependant, malgré l'influence indéniable de La Fontaine — qu'il reconnaît lui-même — que cet art n'était pas inconnu de la poésie arabe ancienne, comme en font foi des œuvres telles que *Khalîla wa Dimna*, en prose, et *Al Sâdih wa'l Bâghim*, en vers.

Mais l'influence la plus précieuse que subit

Chawki fut probablement celle de Victor Hugo. On n'était pas encore loin de la mort du grand poète, qui avait reçu lors de ses funérailles les hommages les plus grandioses rehaussés d'un cérémonial digne des rois tant il était marqué par l'ampleur des manifestations du plus profond respect.

Nous pouvons nous faire une idée de l'empreinte qu'a laissée Victor Hugo sur notre poète, en remarquant combien il tenait à atteindre, en Egypte, le rang qu'avait occupé Hugo en France. Il dit, entre autres, dans un de ses panégyriques au Khédivé Abbas, probablement envoyé de France :

*On appelle ce siècle, le siècle de Victor le Lumineux
Et les temps acclament en signe d'approbation.
C'est là son domaine ; mais l'Egypte n'accepta pas
Qu'on la vit sans un homme illustre.*

Pendant que nous en sommes encore à l'étude du poète à travers sa poésie, il sied de faire ressortir — et d'autres s'en sont rendus compte comme nous — que c'est l'influence de Victor Hugo, notamment dans *La Légende des Siècles*, qui a porté le jeune homme à suivre la voie qu'il s'est tracé dans sa première œuvre historique : *Les Grands Evènements dans la Vallée du Nil*.

Ce poème est sa première œuvre considérable. Il a été composé à l'occasion du Congrès qui s'était tenu à Genève en Septembre 1894. Or il ressort de l'autobiographie succincte écrite par Chawki, que son retour de Paris a eu lieu un an ou presque après l'accession d'Abbas au trône. Il est donc concevable que lorsque le jeune homme composa son poème historique, il subissait encore l'influence du poète du siècle, de « Victor le Lumineux », comme il l'appellait. Il devait être encore sous le charme de sa poésie et de la *Légende des Siècles*. Une autre con-

sidération renforce notre opinion. Les autres poètes de l'époque traitaient l'histoire objectivement, ni plus ni moins.

Leurs auteurs se contentaient, après quelques mots consacrés à la gloire de Dieu et du Prophète, d'une interminable énumération des Califes musulmans durant neuf cents ans.

Mais n'allons pas loin. Nous pouvons prendre notre poète à témoin contre lui-même. Longtemps après la période de sa vie où nous sommes, alors qu'il était éloigné d'Egypte durant la première guerre mondiale, dans son exil lointain, remâchant les vieux écrits relatifs à l'histoire arabe ancienne, il se mit à écrire certaines parties de son poème : *Les Nations Arabes et les Grands de l'Islam*, en faisant usage d'un style ressemblant au style suranné. Il commença par la formule consacrée, puis allongea lui aussi une longue énumération :

Les Khalifes Rachidites sont quatre.
Leur foi était acceptée et suivie.
La tradition n'a pas manqué d'enregistrer leurs
dirés,
Et leur histoire fut consacrée.
El Omran et Ibn Arwa et Ali
Sont au plus haut sommet, à la place la plus
élevée.
 Etc.....

PREMIER ELAN

Le poème *Les Grands Evènements de la Vallée du Nil* qu'il composa dès son retour de sa mission d'études s'oppose au contraire à tout ce qui le précède. Nul doute que Chawki n'ait tiré le plus

grand profit de ses lectures européennes, tout comme d'ailleurs, avant et après elles, la lecture des œuvres littéraires arabes les plus importantes et surtout de la poésie arabe, ne l'aît profondément marqué. Toutes les grandes époques d'art et de littérature ont servi de stimulant à d'autres manifestations de l'esprit. Elles ont constitué comme des vaccins régénérateurs. Les lettres arabes au temps des Abbassides ont été influencées par la culture persane. Par la suite, la littérature persane a été stimulée par les écrits arabes. Le père de la tragédie, Shakespeare, et les trois grands auteurs de la littérature française, Corneille, Molière et Racine, ont tous été aiguillonnés par des contemporains ou des prédécesseurs, et ceci est surtout remarquable quand la source d'inspiration est étrangère. C'est d'ailleurs l'opinion de Goethe, lorsqu'il écrit qu'il doit beaucoup aux Grecs et aux Français, mais que sa dette est sans borne envers Shakespeare, Sterne et Goldsmith.

Ne nous étendons pas davantage sur les sources qui contribuèrent à la formation de Chawki, de crainte que nous ne nous sentions portés à leur attribuer plus d'importance qu'il ne se doit. Il n'est guère permis, comme disait Goethe, de questionner l'homme fort sur les bœufs, les moutons et les porcs qu'il a mangés et qui lui ont donné sa force !

Cependant il n'est pas admissible de prétendre que l'on puisse créer *ex nihilo*, et ceci s'applique également à notre poète. Chaque partie de ce grand poème historique de Chawki implique un bagage de connaissances qu'on n'acquiert que par la possession d'une culture solide, par un don aiguïté d'adaptation, par un pouvoir sensitif supérieur et par une imagination éveillée. Une fois acquises de la sorte, ces connaissances sont assimilées grâce

aux qualités inhérentes aux hommes de génie, puis transformées en phrases éloquentes, en expressions artistiques, en musique harmonieuse.

Voici un compte-rendu de l'enchaînement des évènements tels que notre poète en fait le récit dans son œuvre épique *Les Grands Evènements de la Vallée du Nil*. Comme le poète a composé cette œuvre à l'occasion d'un Congrès qui se tenait en Suisse, où il était délégué par le gouvernement égyptien, il commença son récit par une description de son voyage en mer, puis il entre de plein pied dans le sujet. Il commence par l'histoire de l'Egypte depuis les début des temps historiques. Son premier tableau représente les bâtisseurs des pyramides il y a quatre mille quatre cents ans.

LE NIL

*Depuis quand arroses-tu les campagnes de tes eaux
abondantes ?*

*Et quelle est cette main libérale qui ne cesse de
combler les villes de tes bienfaits ?*

Es-tu descendu du Ciel

As-tu jailli de l'Eden en ruisseaux argentés ?

*Est-ce d'une source, d'un nuage ou d'un déluge que
proviennent ces eaux qui inondent la vallée ?*

*Sur quel métier as-tu tissé ce tapis de verdure,
toujours renaissant et fleuri, qui recouvre tes
rives ?*

Lorsque tu te retires, ce tapis se ternit.

A ton retour il reprend sa belle et riante couleur.

*A chaque saison, ô merveille ! il se revêt de teintes
nouvelles dont tu es l'habile coloriste.*

*Les siècles n'ont pu tarir tes sources, et les bassins
ont été constamment baignés.*

Quel que soit le nombre des convives que tu désaltères et nourris, tes coupes sont toujours pleines et ta table bien servie.

Les eaux que tu répands se transforment en or, et les terres que tu noies renaissent à la vie.

Tes sources ont été un mystère pour ceux qui ont en vain tenté de le pénétrer aussi bien que pour ceux qui ont cru y avoir réussi.

Le temps qui filtre incessamment tes eaux n'a pu, durant des siècles, les épurer de ce limon noir comme le masc.

Et tandis que tes ondes, mêlées à ce limon, sont rouges dans les bassins, elles deviennent d'une blancheur éclatante sur la surface du sol.

Les anciens t'ont adoré parce que tu fus leur providence

Ne devaient-ils pas déifier celui qui les nourrissait et les comblait de ses bienfaits?

Si jamais une créature méritait d'être élevée au rang des dieux, c'est à toi seul sans doute que reviendrait cet honneur.

Ton culte fut inspiré par l'amour et la vénération que les anciens avaient pour toi.

Et le culte d'un dieu n'est qu'un sentiment de vénération et d'amour.

En t'adorant, le peuple rendait hommage, non à un fleuve, mais à un Océan dont les eaux sont douces et les bienfaits infinis...

Lié par tes promesses, tu les as toujours tenues fidèlement :

La vallée reçoit de tes mains la vie qui l'anime !

Arrosées par tes eaux, les terres arides et incultes verdoient et fleurissent !

Ces eaux vivifiantes sont la source de la fécondité et de la richesse...

*Les plantes, les hommes et les animaux qui meurent
retournent à toi, qui es, après Dieu, l'âme de
la terre sous laquelle ils disparaissent.*

*
**

*Où sont les Pharaons dont le pays fut le refuge de
Jésus, de Joseph fils de Jacob et de Moïse,
Et où les peuples et les prophètes puisèrent la
sagesse,*

*Ces grands rois qui élevèrent leurs ancêtres au rang
du Soleil dont ils étaient les descendants ?*

*Le temps, qui détruit tout, semble avoir juré
d'épargner leurs tombeaux.*

*Dans ces tombeaux ils étaient aussi vénérés qu'ils
le furent sur terre.*

*Ils ont pénétré le secret de l'existence qui était
jusqu'alors enveloppé d'un voile impénétrable,
Et reconnu qu'en dehors de la vie immortelle il
n'est pas de vrai bonheur.*

*Pénétrés de cette idée, ils ne construisaient rien de
durable pour ce séjour terrestre où tout est vain
et passager.*

*Aussi leurs palais étaient-ils pareils à des cabanes,
tandis que leurs tombeaux sont des monuments
grandioses et durables.*

*Les pierres gigantesques qui les entourent forment
des murailles inébranlables.*

*Ces monuments révèlent deux vies : au dehors, la
vie présente et, au dedans, la vie future.*

*En effet ils renferment à l'intérieur le secret de la
vie et leurs murs extérieurs protègent ce secret
comme autant de remparts.*

*Ces demeures souterraines ne sont que des
hôtelleries entre les deux vies.*

Quoique semblables à des cavernes profondes et obscures, elles étaient vastes et pleines de provisions.

.. .. .

Le poète passe ensuite de cette période de magnificence où se trouvait l'Égypte à une autre période où régnaient les dissensions, les disputes et les complots qui ruinèrent son unité, brisèrent ses membres, affaiblirent son pouvoir et lui dérobèrent ses forces. C'est alors que des déserts asiatiques, des peuples bien moins raffinés et civilisés vinrent l'envahir.

Dans le tableau suivant, l'Égypte ne tarde pas à regagner sa grandeur ; elle renaît pour chasser les Hyksos et reconquérir sa liberté d'antan, poursuivant ainsi son chemin glorieux.

Mais les temps heureux ne peuvent durer indéfiniment. L'Égypte avait passé des milliers d'années, allant de victoire en victoire. Il fallait qu'elle goûte un jour à l'amertume des revers, et de quels revers ! Notre poète passe ensuite à une période où l'espoir se mêle aux perspectives heureuses. Voilà Alexandre le Grand, fils de la Macédoine, conquérant de l'ouest et de l'est, dispensateur de la civilisation grecque aux quatre coins du monde. Notre poète fait l'éloge du fondateur d'Alexandrie. Il mentionne ensuite ses successeurs, les Ptolémées, qui se relayèrent sur le trône d'Égypte jusqu'au jour où une fille d'Eve les perdit. Dans ce paradis radieux apparut alors une vipère perfide, Cléopâtre. Ne se contentant pas de séduire le grand Jules César, puis le jeune Antoine, elle paya pour ses crimes un prix exorbitant : la chute de l'Égypte sous le joug des Romains. L'Égypte connut alors toutes sortes de privations et de persécutions reli-

gieuses. C'est au milieu des ténèbres les plus profondes que la grâce de Dieu se manifeste à ses sujets. L'ignorance des idolâtres disparut devant l'avènement de Moïse, de Jésus et finalement du prophète Mohamed.

Ce poème épique n'a vraiment pas besoin qu'on en vante la valeur. Aucun hommage que nous pourrions lui adresser ne saurait lui rendre justice.

*
**

Chawki retourna de Genève après avoir composé ce grand tour d'horizon de l'histoire d'Égypte dans le langage poétique qui lui est propre. Il s'en retourna en nous rapportant de la cité suisse une longue poésie où il décrit ses impressions. C'est avec l'exactitude et la précision de la photographie qu'il nous décrit cette ville. En effet, qui lit cette œuvre, ne peut manquer d'être frappé par la ressemblance extraordinaire avec la réalité vivante. Au fond, c'est plutôt à un guide touristique qu'elle ressemble. On y retrouve le funiculaire qui mène à Salève, y transportant les amateurs de sports d'hiver et tous les autres détails et péripéties des randonnées à travers la ville.

Toutefois, on ne retrouve point dans ces vers ce qui nous a frappé dans son poème précédent : ni rythme musical, ni récit enchanteur. On n'y ressent plus ces sentiments exubérants mêlés à ces trésors de la pensée qui nous avaient alors bouleversés. C'est, au contraire, un retour aux formes d'antan. Voilà bien un caprice de l'inspiration qui fait qu'elle s'éclipse un instant pour revenir ensuite!

C'est en 1898 que le poète composa ses *Echos de Guerre*, une de ses poésies descriptives les plus impressionnantes, au point qu'elle rappelle l'œuvre grandiose d'El Moutanabbi. Cette nouvelle et

vigoureuse poésie gravite autour des événements tragiques qui mettaient aux prises, en ce temps-là, les Ottomans et les Grecs. La Grèce, après s'être rendue indépendante de la Sublime Porte dans la première moitié du dix-neuvième siècle, n'avait alors cessé qu'elle n'ait reconquis la Crète. Tantôt elle y fomentait des troubles, tantôt elle s'attaquait aux postes frontaliers turcs dans les Balkans. L'enthousiasme des Grecs avait atteint un tel degré que le gouvernement grec, poussé par ce délire du peuple, envoya un nombre de soldats réguliers et de volontaires avec armes et bagages aux frontières turques, en Thessalie, avec — à leur tête — le prince héritier. Bientôt quelques volontaires s'impatèrent et attaquèrent les avant-postes turcs à la frontière près de Cravena. Le sultan Ottoman, et Calife de l'Islam, était alors Abdul Hamid II. Il déclara la guerre le 17 Avril 1897. Le sort fut défavorable aux Grecs. Chawki composa alors un poème où il dépeignait ces luttes. C'est l'une de ses plus grandes œuvres.

Ce qui nous concerne le plus dans cette poésie c'est le réalisme de la présentation et de la description. Nous sentons, en la lisant, que nous prenons effectivement part à la guerre, que nous participons à la bataille et que nous faisons partie des soldats dans les combats avec tout ce que cela comporte de confusion, de hardiesse, d'enthousiasme, de tenacité, au milieu du fer et du feu ; puis vient enfin la victoire.

Notre poète a eu soin de donner un compte-rendu complet du sujet traité sans oublier de mentionner les premiers détails, les événements internationaux, la description des armées ottomanes sous le commandement d'Edhem Pacha, avec une description de leur armement. Il cite ensuite les

faits d'armes en Thessalie à l'est et en Epire à l'ouest, nommant une bataille après l'autre avec description des lieux et de la nature du terrain, depuis le détroit de Melona jusqu'au bourg de Tyrnavo, aux plaines de Pharcala et au fort de Domokos. Il détaille les tactiques militaires, il vante la perspicacité des chefs dans l'application de leurs plans et le courage des soldats dans leur exécution. Il dit comment les Grecs comptaient sur leur flotte qu'ils avaient soigneusement préparée, comment les journaux d'Europe et les agences télégraphiques en parlèrent et enfin comment cette flotte fut incapable de forcer les défenses des côtes bien fortifiées de la Turquie et surtout des Dardanelles.

*
**

Et maintenant que nous avons passé en revue le Chawki de la poésie dite officielle et surtout le Chawki de la poésie historique et descriptive, qu'il nous soit permis de l'écouter sous son propre toit, au milieu des siens.

Chawki eut d'abord un fils, Ali. Il en dit, en plaisantant :

*Chawki est devenu père d'Ali,
Dans un monde en folie.*

Toutefois il semble que sa fille Amina ait été sa préférée, car il composa pour elle, dès sa première année, une poésie pour fêter son anniversaire. Chawki mentionne la naissance de sa fille Amina et la mort de son père, à la même heure.

Le poète nous parle de son père dans la préface de la première édition de son recueil de poésies. Il en parle d'une façon naturellement touchante, et avec une très grande simplicité :

« La mort de mon père a eu lieu il y a trois ans. Je fus étonné de trouver parmi ses papiers une

grande quantité d'extraits disparates de mes vers et de ma prose, les uns publiés et d'autres non. Il avait recopié certains à l'encre, d'autres au crayon et tous étaient de l'écriture du défunt. Ils les avait enroulés dans un papier sur lequel il avait écrit la phrase suivante :

« C'est là ce que j'ai pu recueillir des dires de mon fils Ahmed pendant qu'il faisait ses études en Europe ; il me semblait que je le voyais, que je lui commandais d'en faire un recueil et de le livrer au monde, car il ne trouvera pas, après moi, qui que ce soit pour s'occuper de ses affaires, et probablement qu'il ne se trouvera personne, après lui, pour s'occuper de la poésie et des lettres. »

Ce soin du père, recueillant les vers de son fils, a permis de les conserver, de les compléter et d'en faire un tout qui — grâce aux amis qui le recopièrent — fut dirigé vers l'imprimerie. Et c'est ainsi que parut la première édition des *Chawkiates*. C'est là l'édition complète que ne peuvent remplacer les éditions suivantes. On ne peut qu'être attendri par ce geste du père envers son fils, auquel les lecteurs doivent tant.

Et maintenant que l'intérêt du sujet m'a mené plus loin que je ne l'escomptais, je dois, bon gré mal gré, clore mon exposé. Puis-je toutefois, à titre de conclusion, mentionner l'oraison funèbre que le poète dédia à son père. Je crois que le lecteur se joindra à moi pour considérer cette oraison comme l'une des plus pathétiques malgré le nombre d'autres poèmes de ce genre que l'auteur composa :

*On me demande pourquoi je n'ai pas composé
d'oraison funèbre à la mémoire de mon père.
N'est-ce pas là un devoir des plus sacrés ?
Oh ! vous qui me blâmez, combien vous êtes injustes.*

*Mon père ne fut pour moi qu'un frère dont j'ai été
séparé.
Son amour est vrai, et l'amour des humains n'est
que mensonge.
Nous allions la main dans la main,
Et qui nous voyait nous prenait pour des frères.
Oh! ma muse, nous rencontrerons-nous une fois
encore,
Ou bien la séparation est-elle pour toujours.
Père, la mort est un calice amer où l'âme
Ne boit jamais à deux reprises.*

Dans la conclusion de ces vers profonds et tristes, choisissant des expressions raffinées — parfois même symboliques mais toujours précises, le poète désigne une des grandes vérités allégoriques. Son déroulement présente le père et le fils avant la naissance comme une entité unique. Puis ils deviennent Deux après la naissance. Ensuite le père meurt, mais reste vivant dans la personne de son fils ; ils redeviennent de nouveau Un. De telle sorte que lorsque le fils meurt à son tour, le mort est en réalité Deux. Mais ces deux morts sont en vérité vivants en la personne du petits-fils, et il en va ainsi du genre humain.

C'est là l'image que nous présente le poète de cette grande vérité symbolique et sentimentale qui, de génération en génération, a dispensé l'espoir et la consolation sur toute la terre.

Quant à nous, remercions Dieu que notre poète demeure vivant parmi nous, vivant par ses enfants, vivants par ses vers immortels, vivant par tous ceux qui le lisent.

Abdel Rahman Sidky
traduction française de
La Revue du Caire.

UN VISITEUR INVOLONTAIRE D'ABOU-SIMBEL

Qui de nous n'a pas entendu, à Saqqarah ou à Karnak, les ghaffirs du Service des Antiquités interpellé un touriste attardé, soucieux d'éterniser le souvenir de son passage sur les pierres les plus vénérables. Il faut reconnaître que rien n'est plus fâcheux que de voir un bas-relief définitivement mutilé, une inscription à jamais rendue illisible par la sotte vanité d'un quidam en mal de célébrité.

Ce n'est pas sans émotion, pourtant, que l'archéologue relève sur la masse des monuments, aux endroits les plus inattendus, mais aussi les moins désastreux pour le travail scientifique, le nom des voyageurs illustres ou ceux de visiteurs moins célèbres, mais dont on peut, au prix de quelques recherches, dater et même parfois reconstituer le journal de route.

C'est ainsi qu'au cours d'une de mes missions à Abou-Simbel, j'ai dressé la liste des noms, les plus accessibles, de ceux qui eurent l'audace, la chance ou la curiosité de venir admirer ce haut-lieu de l'art pharaonique ; jusqu'à présent j'ai pu réunir plus de cent noms, connus ou inconnus. Et, au hasard de mes lectures, il m'arrive de les retrouver et, par recoupements, de découvrir les plus extra-

ordinaires aventures. En voici une qui vaut, à mon avis, la peine d'être contée.

En montant sur les genoux du premier colosse au nord de la porte du grand temple d'Abou-Simbel et, de là, par une seconde échelle, en contrôlant les détails du pectoral et du collier du souverain, je vis soudain, l'an dernier, un nom profondément gravé, en belle écriture anglaise et en lettres de dimensions respectables : Pearce. C'était un nom comme les autres, ses voisins, qui permettait seulement, en établissant la fiche, de deviner la nationalité de son possesseur. Pourtant, je me souvins aussitôt d'avoir trouvé ailleurs, à Kalabchah pour préciser, durant un séjour que je fis dans ce site archéologique en septembre-octobre 1956, ce même nom aussi soigneusement gravé dans la pierre et dans le même style.

L'itinéraire n'avait rien d'anormal, mais je me proposais, à mon retour au Caire, de poursuivre mon enquête ; les résultats ont dépassé mes espérances. Je m'attendais à dater un voyage, à jalonner des étapes. Je me suis trouvé devant une touchante aventure, un véritable drame humain ; en le reconstituant, mon émotion m'incline à beaucoup plus d'indulgence envers ceux que j'ai si souvent maudits en copiant des textes ou en décrivant des reliefs.

*
**

Le 24 juin 1804, le navire anglais l'« Antilope » faisait escale à Moka, sur la Mer Rouge, à la pointe sud-ouest de la péninsule arabique. Quelques matelots, mécontents de leur vie à bord ou désireux de faire rapidement fortune, désertèrent ; et l'un d'eux eut l'audace d'adresser un mot au plus illustre pas-

sager du navire, Lord Valentia, qui se rendait aux Indes en compagnie d'Henry Salt, pour lui demander une Bible. Lord Valentia n'hésita pas à satisfaire le désir du déserteur, mais il joignit à son envoi une lettre dans laquelle il stigmatisait sa conduite. Une longue réponse lui parvint : le matelot reconnaissait sa faute, mais, s'il se repentait, il était trop tard, estimait-il, pour revenir en arrière ; la faute était commise, il fallait l'expier. Ce déserteur scrupuleux, c'était Nataniel Pearce.

Le 19 décembre de la même année, Lord Valentia et Henry Salt, navigant cette fois sur la « Panthère », firent à nouveau escale à Moka. Pearce se servit d'un intermédiaire, M. Coffin, pour entrer en contact avec Lord Valentia : il demandait la permission d'embarquer, proposant de servir l'illustre voyageur, même comme un esclave, jusqu'à son retour en Angleterre. M. Coffin n'eut pas à insister : le matelot déserteur monta le même soir à bord.

Puis la « Panthère » partit pour Souakim, revint à Moka où elle aborda le 27 mars 1805. Quelques semaines plus tard, Lord Valentia décida de poursuivre seul son voyage dans la Mer Rouge, vers l'Égypte, et confia à Henry Salt une mission pour le Ras de Tigré. Salt fit voile vers Massaouah le 20 juin, emmenant avec lui quelques compagnons parmi lesquels Pearce. Celui-ci devait demeurer près de quatorze ans en Abyssinie.

En effet, Salt n'avait pas été sans remarquer les qualités de l'ancien matelot : parfaitement dévoué au chef de l'expédition, Pearce ne tarda pas à en devenir l'homme de confiance. Invité par le Ras à demeurer dans le pays, Pearce s'en vit prié par Salt lui-même qui le chargea d'en étudier la configuration géographique, l'organisation générale et

les coutumes. Pearce obéit, laissa partir son chef en novembre 1805, le vit, avec allégresse, revenir en février 1810, puis, avec résignation, repartir en mai.

Le succès des deux missions de Salt en Abyssinie, succès auquel Pearce avait sans aucun doute largement contribué, valut au chef le poste de consul général en Egypte ; le subordonné resta par ordre en Abyssinie, passa quelque temps pour mort parce que ses lettres parvenaient très irrégulièrement à leur destinataire, survécut néanmoins à toutes sortes de maladies endémiques, se maria et servit le Ras sans jamais négliger les instructions de Salt.

Dès qu'il fut installé dans ses nouvelles fonctions, Salt ne manqua pas d'établir des relations plus régulières avec Pearce par l'intermédiaire des marchands abyssins qui venaient jusqu'au Caire. Des lettres, des subsides, de petits cadeaux vinrent reconforter l'exilé. Mais Salt ne tarda pas à considérer que les notes de Pearce devaient être à peu près complètes et que le moment était venu de rappeler près de lui un si fidèle compagnon.

D'ailleurs Pearce commençait à se morfondre et demandait à revenir. Voilà pourquoi Salt lui écrivit du Caire, le 29 juin 1818, la lettre dont j'extrais ce passage : « Voyons maintenant le point le plus important de ta missive : ton retour. Rien ne me causera plus de joie que de te voir en Egypte, où, sans aucun doute, je peux toujours te trouver un emploi. Tu ne dois pas t'attendre à y être un gentleman ; mais je puis te procurer des moyens d'existence convenables par un petit travail ; tu pourrais, par exemple, prendre soin de mon jardin ou collecter pour moi des antiquités, ce qui serait pour toi au moins un emploi. Et si quelque chose m'arrive, je t'ai légué cinquante livres de revenus

« annuels pour toute ta vie et pour celle de ta
« femme. Emmène-la par tous les moyens ; elle sera
« très utile ici si tu peux la persuader de venir.
« Je te laisse entièrement le soin de fixer la date
« de ton départ ; mais avant de quitter l'Abyssinie,
« fais au moins une belle collection de plantes et
« n'oublie pas d'apporter toutes les informations
« que tu pourras réunir. »

Pearce reçut cette lettre le 25 octobre. C'était un homme à la décision prompte ; il résolut de partir la même nuit. Il communiqua ses intentions à sa femme, Turinga, qui le supplia de la prendre avec lui. Et une heure après la tombée de la nuit, les deux époux et une jeune Abyssine, nommée Cullum, prirent la route, une route semée d'obstacles et de périls qui les conduisit, par la Mer Rouge, jusqu'au Caire où ils arrivèrent le 24 janvier 1819.



Quelle ne fut pas la déception de Pearce à son arrivée au Caire ! Salt était parti pour la Haute-Egypte et la Nubie avec le baron Sack, Bankes, Beechey, Ricci et Linant.

On fit quelques difficultés pour l'admettre dans la maison consulaire : Pearce ne savait plus l'anglais, il cherchait ses mots, bégayait, se trompait, émaillait son langage de termes étrangers. Et puis, il avait une allure si singulière dans ses vêtements éthiopiens, avec sa barbe hirsute et ses longues mèches de cheveux qui sortaient de dessous et par dessus la large bande de laine qui lui serrait la tête comme une couronne. Heureusement pour lui, deux Anglais vivaient alors dans la maison de Salt : le Révérend William Jowett et M. Fuller ; ils intervinrent, lui firent bon accueil et installèrent con-

venablement le ménage et la jeune Abyssine qui l'accompagnait.

Mais Pearce était venu dans l'espoir, si longuement mûri, de rencontrer son maître (c'est ainsi qu'il nommait toujours le Consul général). Salt était en Haute-Egypte ; eh bien ! il irait le rejoindre, et le plus tôt possible.

Mais, pour gagner la Haute-Egypte, il lui fallait un bateau ; et, pour un homme aussi impécunieux que lui, c'était chose bien difficile. Pouvait-il seulement espérer trouver un petit emploi à bord d'une cange ? Rien n'était moins sûr, la corporation des bateliers du Nil formant une caste très fermée.

Le découragement de Pearce faisait peine à voir. Le Révérend Jowett, qui avait justement loué une cange rapide pour remonter le Nil en quelques jours, le prit à son service et ainsi Pearce eut place à bord.

Mais Turinda et la jeune Cullum n'entendaient pas être laissées seules au Caire ; elles craignaient d'y être vendues comme esclaves ou, ce qui était encore plus terrible pour elles, d'être obligées « de manger de la viande qu'aurait touchée des Musulmans » ! Elles cessèrent de gémir lorsqu'on les installa avec les servantes de la maison.

*
**

La cange du Révérend Jowett quitta le Caire le 6 février. En Moyenne-Egypte, on rencontra Belzoni et sa femme qui descendaient le Nil convoyant un sarcophage et d'autres objets antiques. Jowett et Pearce vinrent sur leur bateau et quand le Révérend eut nommé son compagnon, les Belzoni lui firent fête : Salt leur avait si souvent parlé de Pearce.

Esneh fut atteint le 28 février ; mais, à partir de ce moment, les notes du journal de Pearce s'arrêtent brusquement ; et Salt n'a jamais mentionné, ni dans ses papiers ni dans sa correspondance, le voyage de Pearce en Haute-Egypte. Et pourtant, nous allons connaître la fin de cette aventure.

Imaginons tout d'abord les pensées de Pearce sur la cange qui vient de quitter Esneh. Belzoni lui a certainement dit que Salt est en Nubie. L'heure approche où le fidèle matelot va retrouver son maître. Pearce n'a plus le temps d'écrire ; son impatience est devenue telle qu'à ses moments de loisir, il reste immobile, à l'avant du bateau, les yeux fixés vers le Sud, s'attendant à chaque instant à voir la barque de Salt portée par le courant ou amarrée à la rive.

Assouan est dépassé, puis Débod. Voici les rochers de Bab Kalabchah. Au sortir du défilé, Pearce aperçoit une cange amarrée, là, à droite, sur la rive ouest, près d'un temple. Est-ce Salt ? Le réis du bateau du Révérend donne des ordres ; on amène les voiles ; les bateliers s'agitent ; la manœuvre n'est pas achevée que déjà Pearce a bondi sur le sable. Son instinct ne l'a pas trompé : le Consul de Sa Majesté britannique est là.

Mais Salt est gravement malade, si gravement qu'il craint lui-même pour ses jours. Il a laissé ses compagnons en plein travail à Abou-Simbel ; Kalabchah n'est pour lui qu'une halte rapide sur le chemin du Caire. Pearce se précipite vers son maître, se penche vers lui, pleurant de joie et de chagrin ; Salt ouvre ses paupières rougies par l'ophtalmie ; son regard brillant de fièvre s'éclaire un instant ; il essaie de sourire, de parler, de se soulever ; mais sa faiblesse est si grande qu'on écarte Pearce. Le Révérend Jowett qui l'a suivi lui prend le bras ; les

deux hommes quittent la cange de Salt ; ils s'asseoient sur la berge et regardent la barque du consul qui gagne lentement le large, accélère sa marche et disparaît à un coude du fleuve.

Le Révérend n'est pas venu en Nubie pour se lamenter ; il se dispose à visiter le temple de Kalabchah. Resté seul, Pearce tire le couteau qu'il porte toujours avec lui et, en s'appliquant, trace sur le montant extérieur droit (nord) de la porte du pylône, l'inscription qui rappellera cet instant solennel, cette rencontre, tant espérée, après huit ans de séparation et quatorze ans d'exil :

*It is here I met H. Salt Esquire after being
left by him on his service
to Abyssinia the last time May 1810
N. Pearce
March 1819*

Le grès de l'édifice était friable ; il ne fallut pas longtemps à Pearce pour achever son inscription commémorative. Les reliefs du temple intéressaient tant Jowett qu'il tardait à revenir. Pearce alla à sa recherche, pénétra dans la cour, jeta un regard sur les colonnades latérales ; mais l'archéologie ne l'intéressait pas. Il n'avait pas refermé son couteau ; il l'utilisa encore pour graver les initiales de son nom, *N.P.*, sur l'entrecolonnement (face ouest), immédiatement à droite de la porte qui donne accès à la salle hypostyle.

Le Révéred revenait, Pearce l'accompagna jusqu'à la cange. Et l'on repartit vers le sud. La glorieuse journée s'achevait ; Pearce songeait. Il était venu jusqu'en Nubie pour retrouver son maître ; il l'avait vu et il en avait été aussitôt séparé. Une barque portait Salt vers le nord et lui s'en allait vers le sud. Étrange destinée que la sienne et com-

me il maudissait maintenant l'idée qu'il avait eue de ne point attendre au Caire et d'accepter la proposition de Jowett ; lié par ses engagements, force lui était d'accompagner son maître provisoire jusqu'à la fin du voyage.

La fin du voyage, ce fut Abou-Simbel, cette pure merveille, nouvellement révélée, qui devait tant à Salt. Pearce écouta Beechey qui racontait comment, sur l'ordre de Salt, Belzoni avait pu le premier pénétrer dans le grand temple ; Bankes, de son côté, rappelait comment Salt avait fait déblayer complètement le colosse sud ; Ricci et Linant montraient les dessins que Salt leur avait fait exécuter ; et le baron Sack ne tarissait pas d'éloges sur Salt qui l'avait entraîné dans un aussi magnifique voyage. Salt, toujours Salt ; Pearce ne pensait qu'à lui. Il voulut, une fois de plus, joindre son nom à l'œuvre de son maître ; et, sur la poitrine d'un colosse encore à moitié enseveli, entre le pectoral et le collier, près du sein gauche, sa main experte mania le couteau pour y graver le même *Pearce qu'à Kalabchah*. Puis, Pearce se retourna et, debout sur le monticule de sable, il s'adossa contre la poitrine du colosse, les yeux tournés vers le nord, vers le maître qu'il avait retrouvé et aussitôt reperdu.

*
**

Salt et Pearce ne tardèrent pourtant pas à se rejoindre, et dans de meilleures conditions. Le 2 juin 1819, Salt, complètement remis, pouvait écrire à un correspondant anglais qu'il avait près de lui son vieil ami Pearce ; il en avait fait son major-dome.

Mais les joies sur terre sont de courte durée.

Turinga, minée par le dépaysement, mourut en mai 1820. Trois mois plus tard, le 12 août, Pearce, qui se préparait à partir en Angleterre pour le compte de Salt, fut emporté à Alexandrie par une crise de foie. Il eut du moins la joie de voir à son chevet l'ami qu'il avait si fidèlement servi, de lui dire adieu et de lui confier ses dernières volontés. Salt ne survécut que sept années à celui qui avait été son véritable homme lige ⁽¹⁾.

Louis-A. Christophe

(1) Bibliographie: *Life and Adventures of N. Pearce*, 2 vol., London, 1831; J.J. Halls, *The life and correspondence of Henry Salt*, 2 vol., London, 1834; H. Gauthier, *Le temple de Kalabchah*, 2e fascicule, Le Caire, 1911, p. 298.

LES SOIREES LES MOINS COUTEUSES

Le désir assouvi

El Boraï ne se lassait pas de songer à cette occasion inespérée qu'il avait eue ce jour-là, et ne pouvait se consoler de ce que cette aventure se soit évanouie avec autant de rapidité qu'elle s'était offerte.

Bien que la chambre où se trouvait le téléphone fut vide et que dans la maison de l'Omdéh il n'y eut âme qui vive, El Boraï tendit le cou avec prudence pour regarder à l'intérieur. Il regarda à gauche puis à droite, mais ne vit que le troupeau d'oies et de canards qui se promenait dans la cour, deux coqs qui se battaient et un chien galeux qui chassait les mouches venant l'agacer en les gobant.

Il poussa doucement la porte, contourna la grande table de bois vermoulu couverte de taches d'encre, s'assit sur une chaise boiteuse. Il lui fallut un bon moment pour trouver une position commode sur ce siège, et il étendit enfin ses pieds nus sous la table. Ainsi installé, il ne put s'empêcher de penser à Moustapha,

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des meilleurs écrivains égyptiens de la jeune génération. Il a publié de nombreux recueils de contes. Ces récits sont tirés de son livre : « Les soirées les moins coûteuses ».

le téléphoniste qui avait l'habitude de s'asseoir dans cette pièce et qui enlevait son turban pour se gratter la tête.

El Boraï se laissa aller à une douce rêverie en attendant que quelqu'un vienne. Devant lui, l'appareil téléphonique était posé et l'attirait comme un aimant attire le fer. Il était seul avec ce téléphone. Un désir violent se précisait en lui. Il se leva et s'approcha de l'appareil, regarda le fil qui serpentait par terre et qui allait plonger dans deux bouteilles pleines d'un liquide étrange, il regarda les sonnettes qui se trouvaient sur le téléphone. El Boraï tendit doucement la main vers l'appareil et cogna la boîte noire. Il s'attendait à ce que quelqu'un lui réponde de l'intérieur et lui dise: « Qui êtes vous ? ». Il souriait en pensant au temps où, jeune encore et ignorant, il appelait cet appareil: « laflafone », et s'imaginait qu'il y avait un homme placé à l'intérieur par le gouvernement pour répondre aux curieux. Il se mit à caresser l'appareil, à le flatter de la main comme s'il était un être vivant. Les doigts lui brûlaient d'enlever l'écouteur et de parler.

Avant d'aller plus loin, il s'assura encore une fois que personne ne venait le surprendre. Il s'enhardit alors et saisit le récepteur pour le porter à son oreille. Il lui semblait que cet instrument pesait dix kilos. Son cœur battait rapidement et la sueur coulait de son front. Il en oublia le sourire béat qui se dessinait habituellement sur son visage.

Le récepteur maintenant était loin de l'appareil téléphonique. Il le rapprocha de sa bouche et souffla dedans. Il le renifla et trouva qu'il avait l'odeur de la transpiration du cheikh

Abdel Moti, l'Omdeh, qu'il connaissait parfaitement.

Enfin, il se décida à placer le récepteur contre son oreille avec toutes sortes de précautions, tout en regardant le mur lézardé et tout couvert de moisissures de la pièce. Il entendit alors au loin, un ronronnement semblable à celui du tracteur de labour, suivi d'un bruit qui ressemblait au coassement des grenouilles dans la mare du village. Décidément, il devait y avoir un « afrit » (1) dans cet appareil de malheur ! El Boraï serra les dents et changea l'écouteur d'oreille tout en retenant sa respiration pour ne rien rater de ce qu'il allait entendre.

En effet, de très loin, il lui sembla qu'une voix disait :

— Oui monsieur...

Et d'autres voix qui répondaient et s'évanouissaient à nouveau, pour ne laisser place qu'aux borborygmes du début. Enfin, il perçut une voix lointaine qui répétait à plusieurs reprises :

— Allo!... qui est là?... Répondez-moi donc?!

Il lui sembla également en entendre une autre qui appelait de très loin : « Est-ce le Poste de Police? »

Tout tremblant et la tête en feu, El Boraï serra fortement le récepteur et l'appuya encore plus sur son oreille pour ne rien perdre de ce qu'il allait entendre.

Enfin, n'y tenant plus, il se mit à rire à

(1) **Afrit** : diable.

gorge déployée, tant il était heureux, comme si les voix le chatouillaient. Il eut l'impression qu'il pouvait faire quelque chose de grand, qu'il pouvait faire ce qu'il avait envie de faire depuis longtemps. Il pouvait lui aussi allonger le cou, hausser la voix et dire :

— Est-ce le Poste de Police?

S'enhardissant alors de plus en plus, il haussa le ton et répéta d'une voix forte cette fois :

— Et bien voilà!... Poste de Police... Répondez donc Poste de Police!

C'est alors qu'il entendit, de l'autre côté, une voix tonitruante qui répondait :

— Oui... village de Mit Ghoneim... Que voulez-vous ?

A ce moment , El Boraï sentit qu'il était perdu. Ses jambes ne le soutenaient plus et sa « takieh » (1) tombant de sa tête, il n'eut pas le courage de la ramasser, tandis que son cœur battait comme un tambour dans sa poitrine. Il se prit à bagayer sans fin, sans pouvoir aller plus loin.

L'esprit absent de sa tête, il se mit à répéter :

— Oui, que voulez-vous Mit Ghoneim ?

Puis il ajouta, comme un disque érayé sur lequel l'aiguille du gramophone se serait arrêtée :

— Est-ce le Poste de Police? Est-ce le Poste de Police ?

La voix courroucée cria :

— Mais oui! c'est le Poste de Police. Que voulez-vous enfin?!

(1) **Takieh** : calotte qu'on porte dans le peuple.

Quant à Boraï, il ne pouvait que répéter :

— Le Poste de Police, le Poste de Police...

Et la voix de lui répondre :

— Mit Ghoneim, que Dieu te brûle !

— Maudit soit ton père, ô Poste de Police.

Et disant cela, El Boraï jeta au loin le récepteur comme s'il lui avait brûlé la main, et il se sentit enfin libéré de ce sortilège. Une joie intense remplissait son cœur, et sans attendre plus longtemps, il se précipita hors de la maison de l'Omdeh avec la vitesse de l'éclair.

L'accident

C'était par un jour d'été au Caire. Abdel Nabi Effendi marchait à côté de sa femme. Il était de taille haute, mais cela ne paraissait pas tant son corps était maigre. Son veston pendait de ses épaules comme s'il était accroché à un porte-manteaux. Bien que vêtu d'un costume européen, sa démarche et son allure donnaient l'impression qu'il s'avavançait encore dans un « couftan », et lorsqu'il tendait la main, on avait l'impression qu'il le faisait dans une manche large et ample. Son costume n'avait pas été repassé depuis qu'il l'avait acheté. Et pourtant, Abdel Nabi était très soigneux de ses habits d'autrefois, il ne manquait pas de placer son mouchoir plié entre le col de son vêtement et son cou bruni par le soleil, pour que la transpiration ne le salisse pas.

Le visage d'Abdel Nabi respirait la bonté

sous les rides innombrables qui l'envahissaient, quant à sa femme qui suivait ses pas, elle avait le visage blanc et les joues rouges. Elle portait sa robe de soie rouge et luisante, sa robe de mariage, par-dessus laquelle elle avait endossé une autre robe en tulle noir transparent. Et ce n'était pas tout : sur la tête, elle avait mis un chapeau orné d'une plume de coq. Ce chapeau, Abdel Nabi, le lui avait acheté quand c'était la mode de porter des chapeaux à plumes, et Touffaha — c'était son nom — ne manquait pas l'occasion de le porter fièrement en laissant choir la voilette bleue sur son visage bien que cette voilette fût déchirée et déteinte.

Abdel Nabi Effendi s'avavançait fier et heureux. Il n'était pas heureux parcequ'il visitait le Caire. Il connaissait cette capitale, pour y être déjà venu rendre visite aux fonctionnaires responsables au ministère afin d'empêcher son transfert de l'école primaire obligatoire où il professait dans son village. Il connaissait la Place Ataba et le Pont Abbas, il connaissait le terrain de l'Exposition Agricole et la rue Mobtadayan où habitait Hafez Effendi, et le tram No. 4 qui conduit vers Sayeda Zeinab. Tout cela Abdel Nabi Effendi le connaissait, mais cette fois sa joie était à son comble parce qu'il se trouvait avec Touffaha, qui le suivait docile comme un agneau. Tel n'était pas le cas habituellement. Elle ne ratait pas une occasion de redresser sa taille, de lever la tête et d'allonger la langue pour lui débiter toutes sortes d'avanies, pour lui dire qu'il n'était qu'un petit instituteur de rien du tout et qu'il le demeurerait toute sa vie. Aujourd'hui, elle était docile près de lui, n'ouvrant pas la bouche, béate d'ad-

miration devant tout ce qu'elle voyait et que lui, Abdel Nabi Eïffendi, connaissait déjà.

C'était leur deuxième et dernier jour au Caire. Aussi, Abdel Nabi voulait-il lui montrer ce qu'il y a de plus merveilleux dans notre Capitale. Ils s'en allèrent ensemble, dans la fraîcheur du soir, sur les rives du Nil. Touffaha ne se lassait pas de regarder avec émerveillement tout ce qui tombait sous ses yeux. Mais ce qu'elle ne pouvait admettre, c'étaient ces femmes cairottes qui se promenaient les bras nus et qui regardaient sans vergogne les hommes qui passaient, sans baisser leurs yeux. Cela la scandalisait littéralement et elle ne manquait pas une occasion pour s'exclamer à voix haute au passage d'une de ces femmes, dans l'espoir de leur faire honte. Elle sortait une kyrielle d'insultes et de malédictions à leur encontre.

Arrivé sur les berges du fleuve, Abdel Nabi fit un moment de pose et, se rengorgeant, dit à Touffaha :

— Regarde bien, voici le Nil dont on parle tant....

Touffaha en oublia les yeux des femmes cairottes et leur manque de modestie, pour lui répondre :

— Oh ! C'est inouï, par le Prophète ! Il est aussi grand que le lac Moeris, et pourrait engloutir un taureau.

Abdel Nabi attendit un instant avant de répondre, pour laisser à sa femme le temps de s'extasier davantage. Son cœur battait de joie et de fierté pour ce Nil, comme s'il lui appartenait, ce Nil qui avait arraché des cris d'admiration à Touffaha.

En attendant que Touffaha revienne de son

étonnement, Abdel Nabi sortit du fond de sa poche un pois-chiche qui s'y trouvait perdu depuis longtemps et, le jetant au fond de sa bouche, il se mit à le croquer doucement avec l'unique dent qui avait été épargnée par la carie. Il ôta ensuite son tarbouche, et laissant le vent jouer dans les cheveux rares découvrant sa calvitie, il prit son temps avant de lui dire :

— Et cela, Madame, c'est le Palais d'Ismail Pacha.

Faisant tourner son tarbouche entre ses doigts, Abdel Nabi s'apprêtait à donner à Touffaha une explication plus détaillée, mais celle-ci apercevant le large pont de Kasr-el-Nil, se précipita pour le voir de plus près. Abdel Nabi n'eut que le temps de la suivre tout en lui expliquant ce qu'étaient ce pont, les lions qui en gardent l'entrée et la statue qui se trouve au bout de l'autre côté. Tout en parlant, il retirait le mouchoir qu'il avait placé entre son cou et le col de son veston pour ne pas le salir avec sa sueur et s'en essuyait les lèvres pour le remettre ensuite d'où il l'avait retiré. Avec sa canne il frappait l'asphalte de la chaussée pour montrer à Touffaha la solidité des routes du Caire. Mais Touffaha, se précipitant vers le parapet, se mit à regarder avec étonnement le grand fleuve qui roulait ses eaux limoneuses, et Abdel Nabi dut la suivre et regarder lui aussi les petites vagues qui ridaient la surface des eaux, et les tourbillons qui se formaient de loin en loin.

Enfin Touffaha ouvrit la bouche et lui demanda :

— Est-il vrai, ô Abdel Nabi, que ce fleuve n'a pas de fond ?

Abdel Nabi lui répondit qu'il avait sûrement un fond. Mais elle ne prit pas la peine de le croire. Elle laissa errer ses yeux émerveillés sur les eaux, sur le pont qui semblait se balancer sous elle au passage des voitures, sur le palais d'Ismâïl pacha, et de nouveau sur les eaux quand elle se fut tranquillisée et comprit que le pont n'allait pas céder sous ses pas.

Tout à coup et sans raison apparente, Touffaha se mit à crier, et le brave Abdel Nabi tout tremblant se demanda ce qui avait bien pu arriver.

Touffaha hurlait :

— Au secours ! Attention ! bonnes gens accourez !

Ne se contentant pas de crier, elle donnait des bourrades dans les côtes osseuses d'Abdel Nabi, tandis qu'elle donnait l'impression de devoir s'évanouir et que ses yeux se révulsaient.

Ce comportement de Touffaha était ce qui ennuyait le plus Abdel Nabi. Elle avait, en effet, l'habitude de le tirer de sa torpeur en le rouant de coups et en lui posant un tas de questions précipitées qu'il ne comprenait pas aussitôt. Il avait alors l'impression d'être un aveugle à qui l'on demanderait d'enfiler une aiguille :

— Ya cheikh ! bouge donc !... Dieu tout Puissant... Cours à son secours Abdel Nabi !... Dieu ayez pitié ! Dieu protégez-nous !

Tout en hurlant, elle se frappait la poitrine et les joues — qui devinrent encore plus rouges — tandis qu'elle montrait du doigt un point précis au milieu du fleuve.

Abdel Nabi commença alors à essayer de

comprendre ce qui avait bien pu effrayer Touffaha. Il fronça les sourcils sur son visage ridé, tendit le cou et regarda attentivement à gauche et à droite en mettant sa main sur son front, tandis que Touffaha continuait à hurler :

— Attention ! L'enfant... ne vois-tu pas espèce d'aveugle ! Le voici devant tes yeux crevés !

Abdel Nabi concentra encore plus son attention et finit par voir de quoi il s'agissait.

Le crépuscule commençait à tomber sur ce paysage grandiose du Nil, les derniers rayons du soleil faisaient briller de mille feux rutilants les vaguelettes du fleuve, et au milieu des eaux bouillonnantes on pouvait apercevoir une petite barque blanche dans laquelle se trouvait un enfant blond tout de blanc vêtu qui ramait de ses petites mains. La barque était en effet minuscule au milieu du grand fleuve, mais l'enfant était parfaitement calme et heureux de se trouver là, ramant de son mieux pour parvenir à la rive.

Abdel Nabi aurait mit une heure pour se faire une opinion, aussi, allongea-t-il son cou à gauche, puis à droite, ferma les yeux et finit par dire d'une voix pleine de reproches :

— Enfin, ma chère, qu'y a-t-il d'extraordinaire ? tu m'as effrayé. Si tu te donnais la peine de te calmer, tu verrais ses parents qui doivent se trouver sur le rivage pour le surveiller...

Les clameurs de Touffaha ne s'adressaient pas à Abdel Nabi seulement, mais à tous ceux qui s'étaient attroupés autour d'eux par curiosité. L'accoutrement de Touffaha et ses cris, aussi bien que le mobile de cette inquiétude qui

la tourmentait, avaient attiré les badauds qui ne manquaient pas de lancer des quolibets au couple étrange :

Exaspéré, Abdel Nabi voulut dire quelque chose :

— Vraiment ! s'écria-t-il, ça ce sont des gens bien !

Et il ajouta :

— Ça doit être un enfant de « khawaga » ⁽¹⁾, il n'est pas possible qu'il soit un « ebn balad » ⁽²⁾.

Et les voix des badauds lui répondirent :

— C'est le fils d'un djinn et d'une djinniya.

Quant à Touffaha, toute son attention était concentrée sur l'enfant qu'il fallait sauver à tout prix des flots, tirer de cette mer sans fond.

Se retournant courroucée et s'adressant à tout le monde, elle s'écria :

— Par Dieu, sauvez donc cet enfant ! N'y a-t-il plus de courage dans ce monde ? Ah ! par le Prophète, si j'étais un homme !...

Les badauds regardaient les tourbillons qui se formaient autour de la petite embarcation, les cheveux dorés de l'enfant, ses habits immaculés, et continuaient leurs remarques sans se préoccuper de l'inquiétude de Touffaha.

Pour la calmer, un brave homme daigna s'adresser à elle :

— Ya Set ⁽³⁾, lui dit-il, vous ne voyez donc pas que cet enfant se promène ? !

(1) **Khawaga** : nom familier pour désigner les étrangers.

(2) **Ebn el balad** : littéralement « fils du pays », un égyptien.

(3) **Ya set** : madame.

S'accrochant à cette opinion, Abdel Nabi renchérit :

— Mais oui, ma chère, ne vois-tu pas que cet enfant est en train de se promener?!

-Incrédule, Touffaha reprit :

— Comment donc ses parents le laissent-ils ainsi tout seul au milieu du Nil?

Le visage du brave homme qui avait donné cette explication se réjouit encore plus, et il ajouta en désignant du doigt la rive opposée :

— Les voici, ses parents sont en train de le surveiller de loin.

Tous les yeux se braquèrent sur la rive opposée pour voir deux personnages, un homme et une femme, également tout de blanc vêtus, qui étaient étendus sur le gazon et qui surveillaient de loin l'enfant dans sa barque, lequel de temps en temps levait la main pour leur faire des petits signes d'amitié.

Abdel Nabi en profita pour glisser à Touffaha :

— Mon cœur, ils ne peuvent qu'être son père et sa mère.

Mais Touffaha, toujours incrédule, lui répondit avec énervement :

— Si ce sont ses parents, vont-ils l'abandonner ainsi aux flots?!

Abdel Nabi abondant dans son sens, reprit :

— Quoi d'étonnant : ils sont fous... Ce sont des « khawagate » (1)... Ça doit se passer ainsi dans leur pays...

Touffaha hurla :

(1) **Khawagate** : pluriel de « khawaga » : des étrangers.

— L'enfant se promène, mais ses parents doivent être dénaturés! Sa mère est une folle, quant à son père, ce crétin mollement étendu sur le gazon tandis que son fils est sur le point d'être englouti par les flots... Regardez-moi cette mère qui est en train de faire des signaux de la main à son fils! Il faudrait lui couper cette main! Ce ne sont pas les pères ou les mères d'Égypte qui auraient agi ainsi...

Et crachant au loin Touffaha ajouta avec rage :

— Quelle honte!

Elle avait lancé son crachat de toute sa force dans la direction de la rive opposée où se trouvaient les parents de l'enfant, mais le vent contraire ramena le crachat sur le visage du pauvre Abdel Nabi tout éberlué, qui, prenant le mouchoir qui se trouvait entre son cou et le col de son veston, s'essuya le visage en maugréant :

— C'est comme ça que tu te conduis Touffaha? C'est toi qui devrais avoir honte.

Mais Touffaha sans se préoccuper de ce qui arrivait à Abdel Nabi, se mit à macher en murmurant toujours :

— Il se promène qu'ils disent!... Par le Prophète, si c'était un de mes enfants, je l'aurais égorgé. Qui peut croire une chose pareille?

Abdel Nabi courut après elle pour la calmer, mais elle continua à marmonner et, jusqu'à la fin de la journée elle demeura le visage fermé et de mauvaise humeur.

A son retour à l'hôtel qu'ils occupaient à Sayedna El Hussein, Abdel Nabi se mit à récapituler la liste qu'il avait faite des articles qu'il voulait acheter au Caire avant leur départ, tan-

dis que Touffaha priait le Prophète de ne pas lui faire oublier de si tôt tout ce qu'elle avait eu l'occasion de voir. Après un moment de silence, elle dit :

— C'est vraiment étrange!... Mais plus on marche, plus on voit de choses!

— On voit quoi? lui demanda distraitemment Abdel Nabi.

Poursuivant sa pensée, et sans s'adresser à son mari, Touffaha ajouta :

— Que ceux qui prétendent qu'il se promenait soient maudits!

Dans le train qui les reconduisait vers leur village, enfouis au milieu des passagers et des bagages de toutes sortes, Touffaha se trouva assise à côté d'une vieille femme qui descendait à Galioub. Naturellement, elle lui conta l'aventure de l'enfant au milieu du fleuve dans sa petite embarcation. Et la vieille femme ne pouvait croire que l'on puisse laisser un gosse de quatre ans tout seul au milieu du Nil.

Rentrant dans sa maison, Touffaha trouva les enfants endormis, mais, apprenant par une voisine qu'ils s'étaient baignés en son absence dans le canal malgré sa défense, elle les réveilla sans attendre le lendemain, pour les fustiger.

Le matin venu, toutes les femmes du voisinage vinrent pour présenter leurs compliments à Touffaha, s'informer comment était le Caire, et si elle avait lu la « Fatha » (1) à leur intention, à la mosquée de Sayeda Zeinab.

(1) Premier verset du Coran.

Mais Touffaha n'avait en tête que l'aventure de l'enfant au milieu du fleuve. Elle se mit à la leur raconter en détail. Elle leur parla de ce gosse haut comme trois pommes qui s'en allait tout seul sur le grand fleuve, ce gosse qui avait failli se noyer plus d'une fois sous ses yeux horrifiés. Elle dit comment elle avait appelé au secours et demandé qu'un homme aille le sauver, et comment personne n'avait bougé tandis que les parents de l'enfant restaient insouciant sur la rive opposée...

Quant à Abdel Nabi Effendi, tout ce qu'il avait vu au Caire passait comme un kaléidoscope devant ses yeux. Il lui arrivait aussi de penser à cet enfant tout de blanc vêtu, à ses cheveux dorés qui flottaient au vent, à sa petite main qui conduisait avec assurance la petite embarcation et qui se levait de temps en temps pour saluer ses parents qui se trouvaient sur la rive, et par opposition il ne pouvait s'empêcher de comparer cette image avec celle de son fils aîné, Mohammed, qui entraît — que Dieu le protège — dans sa dixième année, et dont la main brune tenait du matin au soir un bout de pain trempé dans de la mélasse qu'il ne se lassait pas de mordiller, tandis que le miel dégoulinait sur ses habits et dans sa poitrine, Mohammed qui baissait la tête tout confus si quelque visiteur venait à lui poser une question, et qui s'échappait alors en courant et en appelant d'une voix miaulante :

— Maman!... Maman Touffaha!...

Pendant qu'il donnait son cours, à l'école, et écrivait sur le tableau noir avec la craie qui blanchissait ses doigts, Abdel Nabi Effendi ne

pouvait s'empêcher de rêver voir un jour son fils à la place de ce garçon propre et aux cheveux dorés, traversant tout seul le Nil, insouciant du danger et souriant à ses parents.

Youssef Idriss

traduction française de
Gabriel Boctor.



Poèmes

QUIZAS

Pierrot raisonneur
Au visage lunaire.
Amours philosophiques
Au néant d'un peut-être
Scandé par l'orchestre
Qui syncope l'antique plainte
Des récitants trop bavards.
Le destin nage aveugle
Dans les ombrés
D'une piscine bleue.

LA NOUVELLE ORLEANS

Les cinq heures rouges du soir
Dévorent à la créole
Les lacis frêles d'un balcon.
La voix de gorge d'un noir
Roucoule au bar voisin
Un chant voluptueux d'absinthe.
Le friselis des soies de belles
Infiniment défuntes effleure
Des sourires figés aux lèvres paradoxales
Et la pluie chaude de ses mille
Petites pattes baillonne
L'angoisse des pierres du Carré.

NOCTURNE

O nuit, senteur de terre,
Vierge de meurtrissures,
Sans clous d'étoiles
Raffistolant ton ciel,
Sans lune pour crocher
Tes humbles serges noires.
Nuit douce, nuit d'hommes,
O nuit infiniment mineure.

DEFENSE

Je te laisserai ce petit bonheur
Que menace mon image.
Orgueil d'homme, fumée d'alcool.
Je te laisserai à ta fuite,
A la sueur de toutes les jungles,
Forme éperdue de ton fantôme !
Douce, si douce ma tendresse
Te danse un mirage souriant
De blondeurs conventionnelles.
Tenté, ton courage s'en raidit !
Naïf aux yeux morts,
Ma jeunesse ne veut que ta violence.

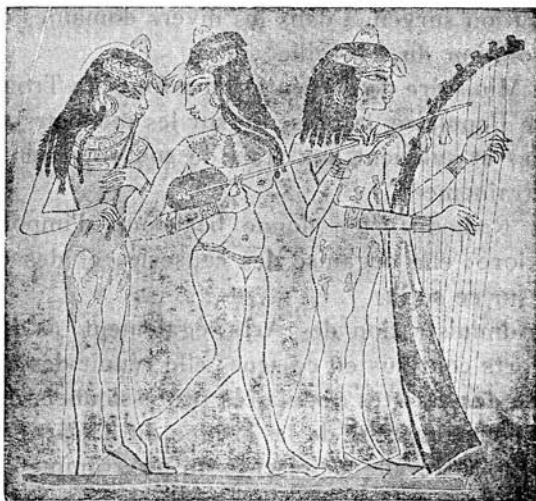
LE PRESENT

Le Présent se rompt en traits
D'acier dans l'obscur
De la chambre qui boute
Ses espaces hors des coins familiers.
Eblouie, je tombe et glisse
Dans les nappes d'une nuit élastique,
Aveugles et sourdes les vagues
De mon rêve féroce
Ballottent à la volée
Les algues de mes « moi » défaits.

INVITUS INVITAM

Invitus invitam...
Gardez-moi une once d'avenir.
Il est vain de serrer votre image,
Elle ne me possédera point.
Ma jeunesse désœuvrée vous pleure
Mais le temps n'en coule pas moins.
Un corps absurde qui se contracte
Au souvenir de votre main.
Votre voix rauque des matins vierges.
La froideur insolite, pudique
Qui se rebelle au moindre mot
De l'appel qui nous entrave.
Le jeu mort, les ombres taquinent
L'ardeur du passé qui s'en rit.

Micheline Herz



LE CENTRE FOLKLORIQUE

Le nouveau Centre Folklorique créé par le Ministère de la Culture et de l'Orientalisme avec le concours de la commission des Arts Populaires du Conseil Supérieur des Arts et des Lettres, a pour mission la protection de l'héritage populaire tant artistique que littéraire de l'Égypte et son développement.

En effet, la protection des traditions et des Arts populaires par l'État est devenue une réalité grâce à l'évolution survenue dans les divers domaines depuis la Révolution du 23 Juillet 1952 :

Le Ministère de l'Orientalisme a fondé la Troupe du Théâtre Populaire, la présente sur les meilleures scènes de l'État et subvient aux frais de son entretien et de son entraînement.

La Radiodiffusion donne beaucoup d'importance au folklore : elle organise des causeries et des conférences sur ce sujet.

L'Administration des Arts également a déployé des efforts continus en ce sens : elle réunit des chants, présente des artistes populaires professionnels et veille à la bonne marche de la Troupe du Théâtre Populaire. En outre elle a présenté un programme sur les Arts populaires de la Haute-Égypte.

Quand l'État a fondé le Conseil Supérieur des Arts et des Lettres, il a pris soin de mentionner dans l'article II de ses statuts que le but du Conseil était

de mettre en relief le caractère national des productions artistiques et littéraires.

La Commission des Arts populaires fondée par le Conseil Supérieur des Arts et des Lettres, a été l'organisme chargé de trouver les meilleures solutions pour la sauvegarde du patrimoine artistique populaire. L'importance attachée par l'État à ce patrimoine est la conséquence logique du désir de l'Égypte de réaliser sa véritable indépendance et sa liberté dans le cadre du nationalisme.

C'est ainsi que le Ministère de l'Orientalisme Nationale et la Commission des Arts populaires du Conseil Supérieur des Arts et des Lettres jugèrent nécessaire la fondation d'un Centre folklorique par leurs efforts conjugués et qui serait une preuve nouvelle du désir de l'Égypte de mettre en évidence la force créatrice de son peuple, de découvrir sa personnalité nationale, de protéger son patrimoine et de faire connaître sa grandeur.

Avant de nous étendre sur le Centre Folklorique Égyptien il est bon de noter les grandes lignes du mouvement folklorique dans le monde.

Dans tous les pays civilisés se sont formés des groupements scientifiques, des associations spécialisées et des départements gouvernementaux pour enregistrer, classifier et étudier les Arts populaires. Prenons quelques exemples typiques.

En date du 4 Janvier 1888 fut fondée en Amérique « La Société folklorique Américaine »... dont les deux buts principaux étaient :

1. Recueillir le folklore américain sujet à disparaître (un composé de folklore anglais, nègre, canadien et des Indiens peau-rouge).
2. Étudier le folklore en général et publier le résultat de l'étude.

En Avril 1888, la Société Folklorique Américaine a publié le premier numéro de son bulletin annuel. Huit ans après, elle fit paraître une série d'ouvrages et de brochures et elle tient actuellement une réunion annuelle durant 3 jours de suite pour faire des conférences et exposer les plus récents résultats des recherches.

La fondation de cette société a contribué à la création de plus de 50 associations et groupements folkloriques en Amérique, qui comprennent plus de 1000 adhérents intéressés à l'enregistrement et à l'étude des arts populaires.

En date du 22 Août 1946, fut décidée la création de la Section Folklorique de la Bibliothèque du Congrès. Cette section possède 50.000 chansons populaires. Elle organise des excursions pour recueillir les renseignements nécessaires et a pu se procurer les instruments voulus pour les enregistrements. Cette section projette de prêter ces enregistrements aux Universités et aux établissements. Grâce à l'appui de la Bibliothèque du Congrès furent fondées des bibliothèques chargées de faire des enregistrements aux Universités d'Arizona, de Californie et de Michigan. Elle a également diffusé plus de 20 albums de disques.

Étant donné le grand intérêt porté aux arts populaires, un grand nombre de milieux scientifiques et artistiques participent aux grands efforts que nécessitent les opérations de groupement, d'enregistrement et d'étude.

Je ne veux point m'étendre davantage sur cette question, il suffit d'avoir signalé quelques uns des efforts déployés par l'Amérique au sujet des arts populaires, quoique l'Amérique n'ait pénétré dans ce domaine que bien tard en comparaison des pays de l'Ouest et de l'Est de l'Europe. Nous savons bien que l'appel lancé par l'anglais William John Thompson en

1846 au sujet du folklore, se rattache à un courant qui avait effectivement commencé sur le Continent.

En d'autres termes, les pays européens avaient établi cette science, ils avaient commencé leurs efforts et de nombreux chercheurs s'y étaient spécialisés plus de cent ans avant que la Bibliothèque du Congrès ne reconnût l'œuvre de la Société Folklorique américaine.

Un autre exemple que nous donnerons pour montrer l'intérêt porté par les autres pays à leur patrimoine populaire, est celui des pays slaves. Il suffit ici de signaler que les instituts gouvernementaux dans les pays de l'Est de l'Europe, tel que l'Institut de Roumanie, représentent le résultat d'un mouvement folklorique continu qui englobe toute l'histoire moderne de ces pays. L'histoire du mouvement folklorique slave considère le moine Jean Holsov, qui a vécu avant la Renaissance, comme un pionnier dans ce domaine. Elle mentionne encore que Vock Karaguik qui a vécu de 1787 à 1864, a été le premier savant qui s'est intéressé à l'enregistrement des arts populaires slaves. Elle signale encore que les professeurs Rebnikoff (1832 - 1885) et Hclvreding (1831 - 1872) ont posé les fondements des recherches et des études pratiques en rassemblant les modèles dans les milieux où ils sont répandus et dans les centres de leur diffusion.

Les efforts des savants slaves n'étaient pas isolés du mouvement folklorique dans les autres pays: On sait bien qu'ils ont appliqué à l'étude des modèles rassemblés les théories scientifiques existantes et ont utilisé les programmes des écoles qui étudiaient les légendes, l'histoire, l'anthropologie et la sociologie de l'Ouest de l'Europe. Ils ont échangé les résultats de leurs études respectives par l'intermédiaire du Conseil folklorique international et du Conseil international de la musique folklorique de Londres. Ils ont aussi collaboré

directement avec les savants européens et américains tels que Paris, qui a été envoyé par l'Université de Harvard pour étudier le folklore slave et publier les résultats de ses recherches.

Ces efforts continus ont contribué à la fondation de diverses associations officielles et de revues folkloriques : instituts, centres d'enregistrement, périodiques, musées, festivals et imprimés divers.

Les deux exemples que nous avons donnés sont une preuve éclatante de l'intérêt porté par l'Europe et l'Amérique en général au folklore, intérêt que nous remarquons aussi dans les pays asiatiques qui viennent d'obtenir leur indépendance et dans les diverses parties du monde.

La pensée égyptienne moderne n'ignorait pas à vrai dire complètement la grande activité des sciences folkloriques.

Nous lisons dans l'histoire de la première moitié du XIX^{ème} siècle que deux érudits égyptiens le Cheikh Ayad El Tantawi et Elias ben Boctor El Sioti ont collaboré avec des chercheurs des Universités de Paris et de Saint-Pétersbourg, à l'étude des arts et de la langue égyptienne. Nous lisons encore dans l'ouvrage de « Takhlisse El Ibris » du promoteur de la pensée moderne Rifaa El Tahtawi que ce dernier a soumis son ouvrage à Cousin de Beausival, célèbre érudit français, intéressé à l'étude de la langue arabe vulgaire. Rifaa a en outre, traduit un livre sur les usages et les traditions.

Ainsi, dès le premier contact de la pensée égyptienne avec la culture européenne, la première a été attirée par le courant folklorique et les sciences qui s'y rattachent. Mais les penseurs égyptiens ne se sont intéressés qu'épisodiquement au folklore.

Quoique certains égyptiens célèbres tels que Ah-

med Teymour aient pris le soin de noter les proverbes et de rassembler des manuscrits en langue vulgaire, cependant aucune recherche scientifique sérieuse n'avait été entreprise. Pendant la dernière guerre mondiale, le folklore a fait le sujet de quelques thèses soutenues à l'Université.

Nous avons donc d'une part la volonté ferme de certains chercheurs de mettre à jour le patrimoine populaire et de l'autre une impuissance complète à faire naître un mouvement fondé sur des bases scientifiques et appuyé par l'État. Le mouvement folklorique égyptien n'a effectivement commencé à prendre corps qu'après la Révolution du 23 Juillet, grâce à l'appui de l'État et a pu réaliser un grand projet : la fondation d'un Centre folklorique.

Ce centre doit réaliser certains buts bien déterminés :

— Rassembler les œuvres et les sujets populaires, les enregistrer, les classer et les étudier.

— Aider les personnes intéressées à l'art et à la littérature ainsi que le public en général à tirer profit de cette matière première. Pour atteindre ce but on va fonder une bibliothèque, faire des expositions, préparer des enregistrements, projeter des films et des vues, et fournir des renseignements scientifiques sur les œuvres et leurs auteurs ainsi que sur les usages et les traditions qui s'y rapportent.

— D'une manière pratique commencer par préparer des enregistrements phonétiques, cinématographiques. On va fonder une bibliothèque, un musée et des salles de recherches et de conférences. Ses activités engloberont divers domaines : musique, danse, chansons, accents, littérature, architecture, arts pratiques, peinture, sculpture, décoration et art vestimentaire.

— Faire de la propagande pour les arts populaires.

En effet, le centre folklorique égyptien va rédiger une revue périodique en langue arabe et dans les langues européennes où seront publiés les principales matières et les résultats des études. Ce centre pourrait encore publier dans quelques temps des brochures et des ouvrages pour éclairer le chemin des personnes intéressées à la pensée et à l'art. Il se propose en outre d'encourager les échanges intellectuels avec les associations similaires des autres pays.

— Le Centre tient encore à former une génération de savants égyptiens, spécialisés dans les diverses branches de l'Art populaire et à même de l'enregistrer et d'en faire une étude méthodique, afin que l'Égypte puisse avoir assez de spécialistes comme les autres pays.

... Sans aucun doute, l'activité du Centre folklorique égyptien aboutira à la réalisation d'autres résultats très importants dans le mouvement de la pensée. Nous savons bien que la découverte du patrimoine populaire, son étude et sa publication contribueront à fortifier l'esprit national égyptien, dans sa relation avec le nationalisme arabe, car ce patrimoine comprend des éléments communs aux cultures égyptienne et arabe et à la culture égyptienne contemporaine et ancienne.

L'œuvre de ce Centre va ainsi fortifier les rapports entre le présent et le passé de l'Égypte d'une part, et entre ses forces créatrices et son avenir dans le cadre du nationalisme arabe de l'autre.

Ahmed Rouchdi Saleh
traduit de l'arabe.

EN CONGE

Dans le village de Z, l'un des villages de la Basse-Égypte, vivaient dans la rue où j'habitais trois fonctionnaires de l'État: le cheikh (1) Selimane El-Nawawi, conducteur d'une voiture-citerne de sa profession et deux mules dont les noms respectifs étaient Zahra et Amina.

Les trois fonctionnaires, depuis quatre longues années, poursuivaient leur besogne qui consistait à arroser, chaque jour, les rues du village. Le matin, le cheikh Selimane qui allait sur ses cinquante ans, portant ses vêtements de travail et la veste kaki de l'Administration, sortait de la maison dans la direction de l'écurie qui était située, non loin de là... Aussitôt qu'il avait claqué la porte de l'écurie derrière lui, Zahra tournait la tête du côté de la porte et remuait sa mince queue grise en même temps, elle se contentait de frapper la terre de son sabot droit de derrière et puis, son corps obèse surchargé de graisse s'agitait. Elle paraissait plus jeune que sa compagne quoiqu'elle fût en réalité, plus âgée, comme le laissait deviner son

(1) Le mot (cheikh) signifie vieillard; mais ce mot s'applique surtout à celui qui sait le Coran.

dos gris, presque entièrement privé du poil qui le couvrait un jour. Le cheikh Selimane feignait ne pas apercevoir le bonjour d'Amina, car il ne se plaisait pas en sa compagnie. En revanche, il s'approchait de Zahra, et lui passait la main sur l'encolure avec une évidente douceur. Il donnait ensuite leur petit-déjeuner aux deux mules... Amina dévorait rapidement le sien comme si, de toute sa vie, elle n'avait vu de nourriture. Mais Zahra mâchait avec lenteur et dignité, pareille à une grande dame. De temps à autre, elle levait la tête pour se reposer ou pour s'assurer que la nourriture était bien arrivée dans son estomac... Pendant ce temps, on entendait le cheikh Selimane qui chantonnait à voix basse ou qui se parlait tout haut en préparant un seau d'eau chaude, un savon et une brosse avec des gestes réguliers et routiniers. Quand Zahra et Amina avaient fini de manger, il s'approchait de la première et, tout en la dorlotant, il se mettait à lui laver le corps avec du savon....

— Allons, Zahra. Tiens-toi la tête droite ! L'eau est très chaude, hein ? Maalech (1)... C'est pour ne pas prendre froid...

Zahra baissait la tête et tournait vers lui ses grands yeux comme si elle prêtait l'oreille à ce qu'il lui disait. Amina, elle, piaffait avec une impatience visible. Le cheikh Selimane la toisait alors avec irritation.

— Qu'est-ce qui te prend, toi ? A quoi bon te presser ? Aimes-tu tellement la propreté pour vouloir prendre un bain ?

Arrivait ensuite le tour d'Amina alors que

(2) Qu'à cela ne tienne.

l'eau avait déjà refroidi. La bête sursautait au contact de l'eau froide et essayait d'éloigner son corps. Mais, le cheikh Selimane la saisissait à l'encolure, la tirait à lui d'une main et de l'autre, il passait rudement la brosse sur son dos...

— Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais pas bonne pour les bains? Mais, nom de nom, qu'est-ce que tu as? Un scorpion t'aurait-il piquée? Allons! Tiens-toi bien droite!

Le bain achevé, le cheikh Seliman apprêtait la vieille voiture verte. Il ouvrait la porte de l'écurie, et quand Zahra et Amina avaient sorti la voiture sur la route, il refermait la porte et montait dignement sur son siège. Les trois fonctionnaires commençaient alors leur travail quotidien... Ils s'en allaient dans les rues du village de neuf heures du matin au coucher du soleil. Ils ne s'arrêtaient que lorsque le cheikh Selimane prenait son déjeuner à l'ombre d'un arbre, d'une maison, ou lorsqu'il désirait causer avec certaines de ses connaissances. Tous les gens du village le connaissaient, connaissaient la vieille voiture verte aussi bien qu'Amina et Zahra; bien plus, rares étaient les fonctionnaires qui jouissaient d'autant de célébrité que ces trois-là.

Les jours s'écoulaient; d'autres se levaient. Nos amis persévéraient dans leur travail et quatre années entières s'écoulèrent, sans entraves ni interruption jusqu'au moment où le cheikh Selimane s'aperçut, un jour d'été, d'un boiterie dans la démarche de ses mules; pour comble de malheur, les bêtes s'arrêtèrent à trois reprises au cours de sa tournée sans que le cheikh Selimane ne leur eût demandé de faire

halte. Le brave homme, croyant tout d'abord qu'elles étaient exténuées, claqua du fouet pour leur donner du courage. Mais cela n'aboutit point à l'effet voulu. Il descendit alors de son siège et se mit à les dorloter, une première fois avec de bonnes paroles et puis avec des caresses. Il leur offrit ensuite un peu de foin : mais ce fut en vain...

Le cheikh Selimane ne sut que faire de ses deux mules. Aussi, les ramena-t-il à l'écurie, le cœur gros, croyant qu'elles souffraient d'un mal grave. Cependant, cette crainte se dissipa peu de temps après, lorsqu'il leur offrit le repas du soir. Il constata alors que leur appétit n'avait pas souffert ; mais par la suite, une autre inquiétude grandit en lui. Il imagina que les deux mules lui tenaient tête ou qu'elles avaient décidé de faire la grève pour une raison qui lui échappait. Mais, le lendemain matin, lorsqu'il les examina avec soin, il vit clairement que trois des fers de Zahra et deux de ceux d'Amina étaient entièrement usés et qu'ils étaient désormais hors d'usage.

Le cheikh Selimane rendit grâce à Dieu, car l'affaire était simple. Il se mit alors à encourager les deux mules à sortir ; et en effet, ce jour-là, la voiture sortit. Mais elle ne finit pas sa tournée, car il devint impossible aux deux bêtes de marcher. Le cheikh Selimane dut rentrer à l'écurie avant midi. Il donna à chacune d'elles un peu de foin et comme il savait que le stock de fers qu'il détenait était épuisé depuis longtemps, il soigna sa tenue et sortit — comme tout fonctionnaire énergique qui mesure ses devoirs — pour porter l'affaire à la con-

naissance de ses supérieurs de la Moudirieh (1).

Le cheikh Selimane paya son billet. Le prix lui sembla très excessif; il ne s'attendait pas à payer sept grosses piastres. L'autobus roula deux heures. C'était la troisième fois, de son vivant, qu'il visitait la Moudirieh. Il faisait si chaud que les vêtements lui collaient au corps à cause de la sueur et de l'humidité. Il était clair — du moins pour le cheikh Selimane — que la route sur laquelle il passait, n'avait connu de son existence, le luxe d'être arrosée, car les roues du véhicule soulevaient la poussière amoncelée qui emplissait les yeux et le nez des voyageurs. En somme, le trajet était pénible et épuisant, surtout que le cheikh Selimane n'était pas habitué à se déplacer sauf sur son propre siège, en haut de la vieille voiture verte. Mais que faire, l'urgence du travail et son devoir de fonctionnaire exigeaient ces sacrifices...

A la Moudirieh, reconnaissable à sa couleur jaune terne et à l'énorme horloge fixée très haut au-dessus de la porte, le cheikh Selimane pénétra dans plusieurs bureaux. Il traversa de longs corridors. Il adressa la parole à plusieurs individus qu'il ignorait. Il débita l'histoire de ses mules et des fers qu'il réclamait à l'oreille de plusieurs bureaucrates, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il pût enfin trouver l'employé responsable.

— Bon! Monsieur. J'ai saisi l'affaire. Mais voilà, en ce moment, je ne suis pas libre. Mon cher Monsieur, vous arrivez juste au moment où le travail va finir. Revenez demain matin.

(1) Chef lieu de province; également le bâtiment de la préfecture.

Le cheikh Selimane paya encore une fois sept piastres, le prix du billet, et s'en retourna dans son village, après deux bonnes heures de trajet en autobus...

Le lendemain matin, il arriva au bâtiment de la Moudirieh. Et sans grande difficulté, il retrouva le bureau de l'employé responsable...

— Attendez un moment ou bien repassez demain, si vous le voulez. Est-ce que je ne suis libre que pour vous ?

Ce jour-là, le cheikh Selimane attendit longtemps. Mais, l'employé responsable était toujours occupé. Cette comédie dura plusieurs jours de suite. Et le cheikh Selimane de payer les sept piastres de l'aller et du retour, et la poussière de l'aveugler, et l'autobus de le cahoter sans pitié ni repos, et sa galabieh (1) de se salir de sueur, et la veste kaki de l'administration de perdre un peu de sa couleur originelle. Que pouvait-il faire, et l'urgence du travail et son devoir envers le gouvernement exigeaient tout cela...

Enfin, l'employé responsable se fatigua de la présence du cheikh Selimane et de son insistance, si bien qu'il lui demanda de lui répéter son récit...

— Naturellement ; Est-ce que ma tête est un registre ? Est-ce que je peux me rappeler ce que vous me voulez ? Veuillez parler. Je vous écoute...

Le cheikh Selimane raconta de nouveau l'histoire des fers qu'il réclamait. Lorsque l'employé responsable eut réalisé qu'il avait

(1) Vêtement en forme de robe des paysans.

compris l'affaire, il rédigea une note et congédia le cheikh Selimane...

Le lendemain, l'employé montra la note à son supérieur. Celui-ci lui demanda de la corriger et de la rédiger de nouveau. Ensuite, il la relut. Il n'en fut pas tout-à-fait satisfait et ordonna de la recommencer encore une fois ; ce qui fut fait le lendemain même. Mais un soupçon d'insatisfaction se lisait encore sur les traits du supérieur et dans son comportement. C'est pourquoi l'employé responsable remit le soin de lui présenter la lettre à une occasion plus favorable quand son humeur serait conciliante. Quelques jours plus tard, l'occasion se présenta. Le bach-kateb ⁽¹⁾ signa la note, puis le chef du service, ensuite le directeur du service. Le garçon des archives la reçut alors pour la remettre à l'employé des archives. Enfin, la note fut expédiée au Ministère pour y être examinée...

Après avoir quitté la Moudirieh et avoir regagné son village, le cheikh Selimane se sentit épuisé de fatigue. Cependant, il s'en alla à l'écurie pour prodiguer ses soins quotidiens aux deux mules, tel que l'exige son devoir de fonctionnaire. Il leur offrit de quoi se nourrir. Ensuite, vint le tour du bain de Zahra...

— Maalech, Zahra ! Repose-toi un jour ou deux encore. C'est sans danger. Oh ! Que Dieu nous vienne en aide ! Tu sais, j'ai eu beaucoup de peine avec les effendis ⁽²⁾ de la Moudirieh. Oh ! là ! là ! Pourquoi se comportent-ils ainsi avec le monde. Après tout, ce sont de braves

(1) Chef des rédacteurs.

(2) Les Messieurs.

gens. Ils sont surchargés de travail. Mon Dieu ! Que votre générosité soit infinie !

Amina interrompit son discours en frappant la terre de ses sabots. Il se tourna alors vers elle...

— Naturellement, tu es heureuse, toi ! Tu ne fais aucun travail et tu ne bouges même pas. Tu baffres, voilà. Par Allah, ce serait un péché que de te donner à manger. Mais enfin, qu'est-ce que tu fais ? Va ! encore un jour ou deux et tu sortiras de cet état de nonchalance où tu te prélasses en ce moment.

Lorsque, ce jour-là, le cheikh Selimane en eut fini de remplir ses devoirs, il se sentit l'âme apaisée, car il avait enfin mis les responsables au courant de son problème. Il se mit par terre dans l'un des coins de l'écurie et plongea dans un profond sommeil...

Un jour, deux jours s'écoulèrent. Le cheikh Selimane s'en alla à la Moudirieh ; mais on lui dit que les fers n'étaient pas encore arrivés. Des jours passèrent ; d'autres encore se levèrent sans qu'il n'y eut trace des fers réclamés...

Le cheikh Selimane s'inquiéta et perdit patience parce que la raison du délai lui échappait. L'histoire des fers s'empara de toutes ses pensées. A Zahra, il ne parlait que des fers. Dans ses rêves, il ne voyait qu'un ciel et une pluie de fers. A leur chute, il percevait un grand vacarme qui le faisait sursauter, tout ahuri, de son sommeil. Les jours passèrent sans que le cheikh Selimane ne trouvât d'occupation. Il se plaignait de son chômage forcé et, un matin, son devoir le pressa tellement qu'il sortit après s'être rassuré sur le compte de Zahra et d'Ami-

na. Il alla à pied errant dans les ruelles du village, comme il était habitué à le faire du haut du siège de sa voiture. Il contempla la poussière amoncelée; puis, le soir, il rentra à l'écurie le cœur lourd... Et ce fut ainsi jour après jour...

Cependant, les jours passaient et se levaient. Le cheikh Selimane commençait à s'accoutumer à sa nouvelle vie; et peu à peu, la place que les fers occupaient dans sa pensée se rétrécissait. Il ne lui arrivait plus d'en parler à Zahra; de même, ces maudits fers ne lui apparaissaient plus en rêve et n'empoisonnaient plus son sommeil. En outre, le sentiment de son devoir se faisait moins pressant. Le brave homme ne sortait plus rôder à pied dans les ruelles du village pour constater ce qu'il en était advenu. Il oubliait la poussière entassée; bien plus, elle n'attirait plus son attention, même si ses pieds s'y engouffraient...

*
**

Par la suite, je dus m'éloigner du village appelé par une affaire. Je ne revis plus le cheikh Selimane pendant assez longtemps, presque trois mois. Et voilà qu'un jour, il m'arriva de passer devant l'écurie. La curiosité me poussa à savoir ce qu'il était advenu du cheikh et de sa voiture. Je m'approchai de la porte et je glissai un coup d'œil entre les barreaux de fer. Je vis alors les trois fonctionnaires à leur poste de travail. Mais il semblait qu'ils étaient toujours en congé... Zahra comme d'habitude, dévorait sa ration lentement et paisiblement. Elle avait engraisé et paraissait en parfaite santé. Ami-

na, tournait le dos à sa compagne ; sa tête s'approchait tellement du mur qu'elle y était presque collée ; sa queue avait l'air plus courte et plus mince que dans le temps. Sous la vieille voiture verte, dans le coin de droite de l'écurie, apparaissait la tête du cheikh Selimane. Le brave homme s'était couvert le visage d'un grand mouchoir rouge afin que les mouches ne l'irritent pas, et était plongé dans un profond et paisible sommeil...

Rachad Rouchdi

traduit de l'arabe par

Maurice Achcar



LE RENOUVEAU DE LA MUSIQUE EN EGYPTE

ABOU-BAKR KHAYRAT

La saison musicale de cette année passera dans l'histoire de la renaissance musicale de l'Egypte comme l'une des plus marquantes en ces années de formation. Débutant très tôt, en septembre, par des concerts en plein air au Guézireh Sporting Club, elle allait continuer avec les séances données tous les vendredi au Théâtre de l'Opéra du Caire, le matin pour les étudiants, le soir pour le public.

On remarquera tout d'abord l'accélération des auditions qui, de bi-mensuelles deviennent hebdomadaires. L'imposition de ce rythme à l'orchestre par le Mo. Litschauer témoigne déjà des progrès de cet ensemble. Il ne faut pas oublier que l'Orchestre Symphonique du Caire n'a que deux ans d'existence et si le rythme hebdomadaire est normal pour les grands orchestres d'Europe, qui possèdent depuis longtemps un répertoire complet, il n'en va guère de même pour un orchestre qui doit encore former

LES ARTS - LA MUSIQUE

ce répertoire. Aussi, ces concerts hebdomadaires ont imposé aux musiciens un très gros effort, avec des répétitions continuelles tous les jours de la semaine, couronnées par deux concerts publics dans la même journée. Il faut savoir gré aux interprètes qui ont accepté de se plier à cette dure discipline non seulement sans murmurer, mais avec une abnégation et un enthousiasme exemplaires. On sent que chacun d'eux a faite sienne l'œuvre de formation d'un orchestre symphonique de premier ordre au Caire et chacun engage sa conscience de musicien et son amour de l'art dans la noble tâche de forger l'instrument qui seul va permettre le progrès des compositeurs égyptiens, en leur donnant l'occasion et le moyen de s'exprimer. Ceci est d'autant plus remarquable que ces musiciens représentent une petite Société des Nations, mais de nations réellement unies par la camaraderie de l'art et la participation consciente à une grande œuvre de culture. Parmi cette élite de musiciens venus d'Autriche, d'Allemagne, du Danemark, de Suède ou d'Italie, l'élément égyptien est en train de se multiplier et de se former au contact d'artistes de premier ordre et sous la direction vigilante, énergique et paternelle d'un chef probe et profondément musicien, qui a compris que sa tâche est autant de direction musicale que d'enseignement. Grâce à lui, la technique de chacun s'est perfectionnée, en même temps que la qualité de l'ensemble et surtout, une culture musicale véritable, qui ne s'acquiert que par la *praxis* est en train d'être assimilée par les musiciens égyptiens dont plusieurs se sont déjà particulièrement distingués. Il n'est que juste de rendre hommage à tous les membres de l'orchestre sans exception, autant qu'à leur chef, pour le magnifique effort qu'ils ont déjà fourni.

Parmi les chefs de pupitre, deux éléments sont de qualité exceptionnelle : le premier violon Mlle Edith Bertschinger et surtout l'hautboïste, Mlle Gudrun Gramlich. Il ne faut pas oublier cependant J. Zenker, premier violon également, ni le premier alto. Parmi les Egyptiens, les deux grandes révélations de cette saison ont été le violoniste Mohamed Haggag, qui, doué d'un très grand talent naturel possède une technique de virtuose et le chef d'orchestre Ahmed Ebeid. Ce jeune chef a certainement devant lui un bel avenir, car il possède déjà une assurance considérable et il ne lui manque qu'un peu plus d'expérience. Parmi les autres musiciens égyptiens, il ne faut pas oublier Hassan Hefnaoui, violoncelliste consciencieux à la sonorité très pure, ni surtout l'excellent Zein, qui, depuis des années, fidèle à son poste, scande de ses timbales et tambours avec une vraie conscience d'artiste le rythme de la musique.

Ceci dit, il demeure que le concert hebdomadaire imposé à l'orchestre sacrifiait un peu la qualité à la quantité. On sentait souvent que l'ensemble aurait été capable d'une perfection plus achevée, qu'il ne pouvait atteindre en une semaine de répétitions. Quelques exemples éclatants de cette perfection — je pense notamment à la première Rhapsodie Roumaine de Georges Enesco, à la Septième Symphonie de Beethoven et au soin mis à exécuter le concert Abou-Bakr Khayrat — comme l'excellent comportement de l'orchestre dans la saison d'Opéra, témoignent qu'on peut déjà obtenir des résultats vraiment honorables avec l'Orchestre Symphonique du Caire. Pourtant, la décision d'imposer un rythme hebdomadaire était pleinement délibérée. Le Mo. Litschauer a estimé qu'il fallait constituer au plus vite un répertoire classique assez important pour

permettre à l'orchestre de le reprendre ensuite en le perfectionnant ou d'être prêt à jouer sous la direction de chefs d'orchestres invités, sans trop de dépaysement. Il s'agit donc d'une dure année de formation qui, comme l'âge ingrat, permet l'épanouissement ultérieur. On ne peut que féliciter le Mo. Litschauer d'avoir couru le risque de critiques inévitables pour une éducation de l'orchestre qu'il sait être indispensable.

Un autre avantage de ces concerts hebdomadaires est qu'ils ont accéléré la formation du public, surtout des jeunes. La jeunesse universitaire a acquis ainsi l'habitude de passer le vendredi matin — (l'équivalent du dimanche en Europe) — à l'Opéra, à écouter de la bonne musique, au lieu d'aller au cinéma ou au café. Et rien n'est plus touchant que l'assiduité, la discipline et l'enthousiasme de cette jeunesse universitaire égyptienne au contact des grandes œuvres de la musique occidentale. Les salles sont toujours combles et cette familiarité de la Beauté, outre la formation purement musicale qu'elle procure et le vaste public futur qu'elle est en train de former, les vocation qu'elle peut susciter, possède aussi comme le pensaient les anciens Grecs, une grande vertu morale pour la formation de la personnalité en général. Et c'est bien ce double but, nous le savons, que poursuit consciemment le Ministère de la Culture et de l'Orientation.

Pour les amateurs de la petite histoire, disons que l'orchestre qui s'appelait Orchestre de la Radiodiffusion de l'Etat Egyptien, s'intitule désormais Orchestre Symphonique du Caire. Nos lecteurs ont assisté à la genèse de cet orchestre, dont nous avons nous-mêmes exigé pendant des années la formation et défini l'utilité. Ce projet a été réalisé

grâce au Ministère de l'Orientalion Nationale. L'orchestre a été placé à l'époque sous la dépendance de la Radiodiffusion, parce qu'elle faisait partie de ce ministère. Il faut rendre hommage d'ailleurs aux dirigeants de notre radio, et notamment à M. Hadidi, qui a réellement pris à cœur cette œuvre et qui lui a consacré tous ses soins. Aujourd'hui où la Radiodiffusion s'est séparée du Ministère de la Culture et de l'Orientalion, il était naturel que l'orchestre retourne au bercail.

*
**

Un autre aspect de cette saison musicale, aspect où l'orchestre symphonique a démontré l'un de ses principaux avantages, a consisté à mettre en valeur les œuvres dues à des compositeurs égyptiens. Qui sait, par exemple, si Abou Bakr Khayrat aurait composé si vite sa troisième Symphonie s'il n'y avait pas eu l'appel de l'instrument qui l'attendait ?

C'est d'ailleurs essentiellement l'œuvre de ce compositeur qui a été mise en lumière, depuis octobre, par toute une série de concerts. C'est d'abord la deuxième Symphonie, la Folklorique, jouée déjà l'année dernière, qui est interprétée de nouveau par l'orchestre. Puis, le 18 novembre, la Direction Générale des Beaux Arts réservait à Abou-Bakr Khayrat la séance d'ouverture de sa saison culturelle et musicale au Musée d'Art Moderne. A cette occasion, le compositeur a exécuté en première audition la *Première Sonate*, opus 5, ses *Etudes Lyriques* numéros 2 et 4 et son *Etude de Concert*, opus 13. En même temps, un enregistrement de la Folklorique était joué. L'Atelier du Caire, présentait un autre concert au cours duquel le compositeur a interprété une seconde fois ses œuvres au

piano. L'excellent pianiste, Joseph Schulz, au cours de son récital, donné à l'Ewart Memorial Hall, a joué également les œuvres pour piano d'Abou-Bakr Khayrat en les revêtant de tous les prestiges que lui permettent une virtuosité et une compréhension exceptionnelles. Le 19 décembre, à l'Opéra, Franz Litschauer présentait en première audition la *Troisième Symphonie* du compositeur, en do majeur, opus 23, appelée « Moscou ». Enfin, le 19 janvier, le Ministère de la Culture, sous l'impulsion de M. Saroit Okacha, grand amateur de musique lui-même, consacrait un programme spécial aux œuvres du compositeur égyptien, concert qui a été honoré par la présence du Président Gamal Abdel Nasser, des ministres et du corps diplomatique. Ce concert a pris ainsi l'allure d'une consécration officielle et même d'une apothéose. Au cours de ce programme, on a pu entendre la 2ème et la 3ème symphonies et le *Concerto pour piano et orchestre*, en do mineur, interprété par le compositeur.

Lorsque l'on compare cette gerbe de concerts, donnés en trois mois, et la vaste audience qu'ils ont trouvée, au long silence qui avait pesé jusqu'ici sur la musique des compositeurs égyptiens en général, on se rend compte qu'il y a vraiment quelque chose de changé.

C'est d'abord l'attitude du pays envers la musique qui a été transformée grâce à la création de l'orchestre et aux nombreux programmes de musique classique occidentale donnés par la Radio égyptienne dans ses programmes arabes, notamment dans le « second programme ». Il n'est plus question de discuter aujourd'hui que la musique sérieuse, la musique classique, c'est la musique « occidentale ». Comme nous l'écrivions l'an dernier, le public égyptien a été amené à comprendre que cet-

te musique occidentale représente tout simplement la forme évoluée de la musique humaine en général. Il n'est plus question de penser non plus, lorsqu'on veut nommer des compositeurs égyptiens, aux partisans de la musique orientale ou d'un croisement bâtard entre les modes orientaux et occidentaux. On a compris que ce sont les compositeurs qui écrivent dans le cadre de la musique « occidentale » qui représentent réellement la création musicale du pays et ses possibilités d'avenir. De ce point de vue, la présence du Chef de l'Etat au concert du 19 janvier a été une consécration officielle non seulement pour Abou-Bakr Khayrat, mais, à travers lui, pour la forme de la musique occidentale comme moyen d'expression nécessaire de nos jours aux musiciens de tous les pays.

Dans cette remarquable évolution et dans cette victoire retentissante des partisans de la musique internationale, on doit voir l'œuvre du Ministère de la Culture et de l'Orientalisme. Les préjugés sont écartés et la voie largement ouverte. C'est aux compositeurs égyptiens désormais à nous apporter des œuvres qui justifient le choix et qui enrichissent le patrimoine musical du pays.

Il est curieux de remarquer que c'est avec un retard de trente à cinquante ans sur la poésie, la peinture, la sculpture, le roman ou le théâtre que cette évolution s'opère en musique. Pourtant la peinture et la sculpture, par exemple, ont eu à surmonter des préjugés plus radicaux encore par suite de l'interdiction des images, surtout des images portant ombre. Le théâtre, lui, n'a jamais existé dans la littérature arabe. Le roman non plus d'ailleurs. Toutes ces branches de l'art ont connu cependant

un essor remarquable ⁽¹⁾ et ont adopté dès le début les formes, les techniques, les styles en usage en Europe. Toutes les renaissances dans l'histoire ont d'ailleurs commencé par imiter une culture découverte tout à coup. Des œuvres remarquables sont venues rapidement justifier le choix ainsi fait. Un Moukhtar en sculpture, un Mahmoud Saïd ou un Naghi en peinture, un Taha Hussein pour le roman, un Tewfik el Hakim pour le théâtre et le roman, ont fait connaître l'âme égyptienne au public international à travers des genres et des conventions qu'il savait comprendre. Pour la musique, la transition a été plus difficile parce qu'il existait précisément une musique orientale à laquelle le peuple et même l'élite demeuraient fortement attachés. Cependant, une première occasion avait été perdue avec Sayed Darwiche, musicien au talent naturel exceptionnel, qui avait atteint la gloire dans la musique orientale mais qui avait décidé d'aller étudier en Europe. Il devait mourir juste avant son départ, en 1923, à l'âge de 31 ans ⁽²⁾.

C'est à présent au tour d'Abou-Bakr Khayrat à réaliser dans le domaine de la musique une œuvre analogue à celle qui a été accomplie dans les autres arts. Certes, il n'est pas le premier. Des tentatives ont été faites dans cette direction par plusieurs compositeurs égyptiens ⁽³⁾, tout comme l'épanouissement de Moukhtar et de Saïd, de Taha

(1) Cf. nos ouvrages: *Peintres et Sculpteurs d'Égypte*, éd. de la Revue du Caire, 1952 et *Cinquante ans de Littérature égyptienne*, éd. de la Revue du Caire 1953.

(2) Cf. *Farag el Antari*: Sayed Darwiche, in *La Revue du Caire*, No. de décembre 1958.

(3) Cf. l'article de Stavrus Caracassis, *La Musique Égyptienne Contemporaine*, in *La Revue du Caire*, No. d'avril et mai 1955.

Hussein ou de Tewfik El Hakim a connu de nombreux devanciers qui avaient préparé le terrain à leur œuvre. C'est le processus normal de toutes les renaissances : on commence par une période d'imitation appliquée, avant que la greffe d'une culture étrangère sur l'arbre ancien ne produise des fruits aux saveurs et aux parfums nouveaux. Il est trop tôt pour dire si Abou-Bakr Khayrat est, dans son domaine, égal à ces grands noms dans le leur. C'est là, d'ailleurs, des comparaisons particulièrement stériles. Un fait demeure : c'est Khayrat qui a introduit et fait triompher une musique égyptienne de style occidental devant le grand public international. Sa Deuxième Symphonie a été jouée en 1957 à Moscou sous la direction de Gauk et à Bucarest, dans le cadre du Festival Enesco, le 25 septembre 1958, sous la direction d'Elenesco. C'est d'ailleurs, comme il arrive souvent, la reconnaissance de ses dons de compositeur à l'étranger qui l'ont imposé en Egypte-même et qui a, du même coup, contribué à faire triompher l'école de musique « occidentale ». La reconnaissance de la musique d'Abou-Bakr Khayrat constitue un fait majeur dans la renaissance de la musique en Egypte. Il n'est donc pas inutile d'indiquer ici quelques traits de sa biographie.

*
**

Abou-Bakr Khayrat est né au Caire le 27 avril 1910. Dès sa plus tendre enfance, il avait manifesté des penchants pour la musique, aussi ses parents lui ont-ils fait donner des leçons de violon à la manière orientale, par le Turc Dada. Il étudie ensuite le piano sous la direction du professeur Costakis. Malheureusement, étant donné les conceptions de

l'époque en Egypte, il n'était pas possible pour lui de se consacrer entièrement à la musique. Il est architecte de profession, ayant terminé de brillantes études au Caire puis à Paris, où il devient lauréat du Concours du Meilleur Diplôme de France (1935). Durant son séjour à Paris, Khayrat complète ses connaissances musicales en prenant des leçons auprès de professeurs du Conservatoire de Paris. De retour au Caire, où l'attend une féconde carrière d'architecte, Khayrat continue à travailler son piano et la composition avec son vieux maître Costakis, puis avec Ignace Tiegerman.

L'œuvre du compositeur égyptien comprend actuellement huit Etudes Lyriques, une sonate pour piano, un sextuor pour flûte et cordes, un concerto pour piano et orchestre, l'ouverture symphonique *Isis* et trois symphonies. Toutes ces œuvres, sauf le sextuor ont été jouées à présent devant le public égyptien et celui-ci, c'est un fait, a approuvé la musique de Khayrat.

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre du compositeur, car elle montre à de nombreux indices qu'elle n'a pas encore atteint sa maturité. C'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à un artiste que de constater dans ses créations une courbe ascendante qui est loin d'avoir atteint son zénith.

Telle qu'elle est déjà, cette œuvre présente en général une belle solidité du point de vue de la composition, ce qui n'est pas pour étonner chez un brillant architecte, et des parties très intéressantes. Certains passages, certains mouvements, ont atteint déjà la facture d'un style personnel et d'une inspiration profonde à la fois dans l'intimité du moi et dans le sentiment du peuple égyptien. Les premières compositions, les études pour piano, sont d'un

académisme de bon aloi. Et c'est déjà une conquête énorme, comme nous le disions l'an dernier, car dans toute renaissance la première étape est l'acquisition du vocabulaire, des formes, des structures, la possibilité de composer une œuvre dans le style classique et « qui se tient ». Mais les premières œuvres de Khayrat sont déjà plus que cela. Elles sont toujours agréables à entendre, — ce qui ne gêne rien —, elles ont une certaine grâce intime et comme un vague parfum oriental, à peine perceptible. Si l'*Étude No. 5* rappelle Chopin, la *No. 3 A* Beethoven, le *Poème pour piano* tantôt Debussy, tantôt Chopin, — et il n'y a rien à redire : les premières œuvres de Beethoven rappellent bien Mozart —, par contre, l'*étude No. 2 en do mineur* est déjà marquée d'une profonde nostalgie, à la fois égyptienne et personnelle, la *No. 3 B, en do mineur* et l'*Étude de Concert Opus 13 en fa mineur*, sont également des créations où se reconnaît la marque originale du compositeur, non dans la structure, mais dans la mélodie, la couleur, les sentiments. La *Symphonie Folklorique, opus 21*, a constitué un progrès énorme. Tout d'abord, la forme symphonique permet un développement d'une ampleur et d'une variété toutes nouvelles. L'orchestration révèle enfin les couleurs et la lumière de l'Égypte. Le folklore égyptien inspire directement le compositeur, qui sait l'intégrer avec bonheur dans la structure d'une symphonie à l'euro péenne. L'orchestration est aussi d'un style plus moderne que celui des pièces pour piano : elle rappellerait, par exemple, Rimsky Korsakov. Le second mouvement, *andante cantabile*, qui est à notre sens le plus beau de l'œuvre possède un appel nostalgique indicible, qui transcende le folklore et va à la source même de l'âme égyptienne, modelée par cette vaste campa-

gne plate, bordée de déserts. Avec cette mélancolie d'autant plus profonde qu'elle est sans raison, contraste soudain la gaité turbulente tirée de la fameuse *danse des bâtons*.

La *Troisième symphonie, opus 23*, a été écrite entre novembre 1957 et avril 1958 au Caire. Elle témoigne des progrès de Khayrat dans le domaine de la composition et de l'orchestration, qui deviennent plus modernes et plus personnelles. Cette symphonie a été remarquablement interprétée par le Mo. Litschauer, lors du concert du 19 janvier. Le chef entraînant l'orchestre a su mettre admirablement en relief quantité de nuances du phrasé ou du coloris et des contrastes de *tempi* qui étaient passés inaperçus lors de la première audition. La symphonie présentait ainsi beaucoup plus d'unité profonde qu'on ne l'avait cru tout d'abord. Ici aussi, nous aimons surtout le second mouvement, un autre *andante cantabile*, qui est constitué par sept variations sur un thème de Sayed Darwiche. Abou-Bakr Khayrat réussit à transmettre dans ses mouvements lents avec beaucoup de tendresse et de délicatesse cette mélancolie contrastant avec la gaité, si typique de l'âme égyptienne.

Quant au *Concerto pour piano et orchestre*, c'est une œuvre qui date encore de l'époque académique et de la jeunesse romantique, mais elle possède déjà beaucoup d'ampleur, d'humour et de grâce narquoise. De plus, comme toutes les œuvres d'Abou-Bakr Khayrat, elle s'entend avec un plaisir certain pour l'oreille : on ne peut en dire autant de nombreux compositeurs contemporains.

Dans le concerto que Khayrat a exécuté avec l'orchestre devant le Président de la République, comme au cours des récitals donnés au Musée d'Art

Moderne et à l'Atelier, le compositeur a fait preuve de solides qualités de pianiste. Sa technique est excellente, son jeu expressif, sans être trop romantique et, bien entendu, jouant ses propres compositions, il en a naturellement l'intelligence intérieure, que seuls les grands virtuoses atteignent pour les autres.

Le succès mérité d'Abou-Bakr Khayrat permet de bien augurer de l'avenir. Ce compositeur, nous l'avons dit, est sans doute loin d'avoir produit encore ses œuvres majeures et il est certain que ses succès vont susciter l'émulation d'autres compositeurs et éveiller des vocations chez les jeunes.

*
**

Grâce à l'orchestre Symphonique aussi, s'est constitué un ensemble de musique de chambre qui a pris le nom de *Quatuor du Caire*. Formé d'éléments égyptiens ou locaux, il a su s'imposer depuis un an une discipline très stricte et il a obtenu déjà des résultats véritablement surprenants. Composé de Mohamed Haggag, premier violon, Edouard Epreman, deuxième violon, Salvatore Passaro, alto et Hassan el Hefnaoui, violoncelle, le Quatuor du Caire a déjà donné tout une série de concerts très réussis, notamment à l'Opéra et sous les auspices de la Société de Musique d'Égypte, à l'Ewart Memorial Hall, en concert offert au Festival de la Jeunesse Afro-Asiatique. En suivant cet ensemble, on pouvait constater un progrès très marqué d'un concert à l'autre, autant dans la technique du quatuor que dans la musicalité et dans la compréhension profonde de œuvres. Au Méadi Yacht Club, le Quatuor du Caire donnait le 17 décembre un concert comprenant le *Quatuor opus 64 « l'Alouette »* de Haydn.

le *Quatuor opus 27* de Grieg et le *Quatuor opus 121* de Gabriel Fauré. Les musiciens ont su rendre le véritable esprit de Haydn, à la fois précis et charmant. Mohamed Haggag, dont le premier violon a un rôle concertant, a fait preuve de brillantes qualités de virtuose. Sa technique est sans faille, son phrasé toujours très intelligent et pourtant c'est la sonorité pleine de son chant que l'on admire surtout. Il fait montre aussi d'une belle autorité comme leader de l'ensemble. Les autres membres du quatuor ont une formation technique et musicale très solide, qui s'est beaucoup développée grâce à la discipline de l'orchestre. Le Quatuor faisait déjà montre d'une bonne cohésion et d'une compréhension des œuvres qu'il interprétait qui permettait à chaque élément de jouer consciemment son rôle dans la structure formelle du morceau. On l'a bien vu dans le Quatuor de Fauvry, œuvre relativement difficile et toute en nuances, où le phrasé de chaque instrument est d'une importance capitale, car les formes sonores que chacun a l'air de construire pour lui-même, — tantôt s'éloignant, tantôt se rejoignant, se contredisant ou chantant à l'unisson, doivent obéir à un rythme intérieur lié au sentiment formel de l'ensemble. Pour nous, c'est avec l'interprétation tout à fait valable de cette œuvre que le Quatuor a fait preuve de sa maturité. Six semaines plus tard, au concert donné pour le Festival de la Jeunesse Afro-Asiatique, qui portait au programme outre la même œuvre de Haydn, le *Quatuor en si bémol majeur* de Mozart et celui en *fa majeur* de Dvorak, chacun des musiciens et l'ensemble nous sont apparus en très nette progression. Non seulement la facture du Haydn a été plus soignée encore, mais on a senti passer l'esprit inflexible et charmant de Mozart, cette *jocunditas* si

difficile à exprimer et qu'un rien peut fausser. Dans le Quatuor de Dvorak, les quatre instruments ont su rendre tour à tour la nostalgie poignante des negro spirituals, l'exil racheté par les rythmes de la danse et la méditation impressionniste du compositeur sur le folklore américain. Le public n'a pas ménagé à l'ensemble des ovations pleinement méritées.

L'Égypte et la R.A.U. possèdent à présent, grâce à l'initiative de ces quatre musiciens, qui ont su imposer à leurs dons naturels une discipline si sévère dans un commun amour de leur art dans un commun respect des œuvres interprétées, un quatuor qui peut légitimement prétendre à représenter Le Caire dont il porte le nom et la R.A.U. devant le public international. Ce Quatuor est en outre un autre instrument dont l'existence pourra inciter des compositeurs égyptiens à écrire des œuvres de musique de chambre et dont les concerts, qu'il faudrait multiplier à l'intention des étudiants, permettraient de former le goût et d'étendre la culture du public dans ce domaine, le plus abstrus mais aussi le plus pur de la musique.

*

**

Ainsi, le choc initial qu'a donné la formation de l'Orchestre Symphonique du Caire voici deux ans, a déterminé toute une série d'ondes, tout un vaste mouvement musical : de nombreux interprètes égyptiens se perfectionnent et se dévouent sans compter à leur art, des compositeurs égyptiens se révèlent à nous, des ensembles se forment, toutes sortes d'institutions sont prises d'une belle émulation pour organiser des concerts, et le grand public, surtout le public des jeunes, est en train d'être

conquis et formé par la musique des grands maîtres. Il sait aussi reconnaître dans l'œuvre d'un Abou-Bakr Khayrat par exemple, une interprétation de son âme dans les formes de la musique internationale et il plébiscite ces tendances à chaque nouveau concert. Ce mouvement ne fait pourtant que commencer et on peut prévoir qu'il prendra une ampleur toujours plus grande, lorsque les projets du Ministère de la Culture et de l'Orientalisation pour la construction d'un nouvel Opéra, qui comprendra aussi un Conservatoire de Musique et de Danse vont être réalisés.

Ainsi, grâce aux efforts du Ministère de la Culture et de l'Orientalisation, à qui il faut rendre pleine justice, quelque chose de réel et de profond a été obtenu et une grande lacune dans la renaissance contemporaine de l'Egypte a été comblée. Comme en littérature, en peinture ou en sculpture, l'Egypte possède à présent en musique aussi des compositeurs, des virtuoses et un public qui permettent de bien augurer du renouveau de cet art, dont, ne l'oublions pas, l'Egypte antique a été l'une des grandes initiatrices.

A. Papadopoulo

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. ETIENNE DRIOTON

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Egypte.
Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Etienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Egypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Egypte : P.T. 200.— en France 2400 Frs. — aux E.U. et au Canada : \$ 7,50.

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 P.T. 250.—

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire
Tél. 41586

LE NUMERO : 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An P.T. 200
Abonnement pour l'Etranger : Un An P.T. 225

Représentants à l'Etranger:

FRANCE

Prix du Numéro 240 frs.
Abonnement un An 2400 frs.

ETATS-UNIS

STECHERT HAFNER, INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,
Canada.

Abonnement un An \$ 8

VIET-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures

LEBANESE INTERNATIONAL AIRWAYS



Représentée en Egypte
par

SABENA

annonce son service
Super DC - 6

**ENTRETIEN TECHNIQUE ET PILOTES BELGES,
COURTOISIE ORIENTALE ET EUROPEENNE**

Bruxelles
Paris
Milan
Beyrouth
Baghdad
Téhéran

} avec correspondances de / vers

Passagers-Cargo:

**LIBAN - IRAQ - IRAN - KUWEIT
ARABIE SEODITE - QATAR - BAHREIN**



BELGIAN World AIRLINES

RENSEIGNEMENTS :

Votre Agence de Voyages ou:

L'AGENT GENERAL

Rue Mariette Pacha (face au Musée)

Tél. 43525 - 57294

Agence Shephard's Hotel, Tél. 25061